



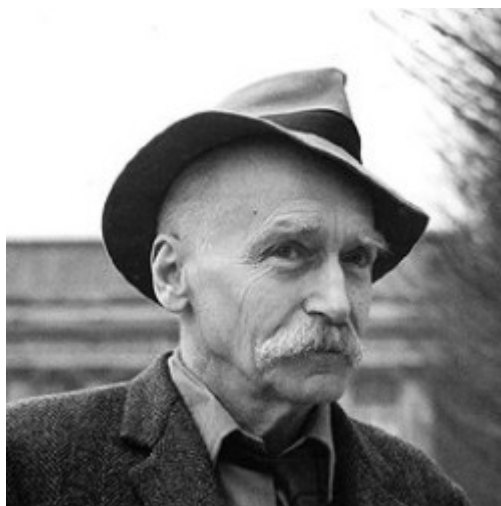
www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Jacques PERRET

(France)

(1901-1992)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Le caporal épinglé*" et "*Rôle de plaisance*").**

Bonne lecture !

Né le 8 septembre 1901 à Trappes (Yvelines), dans une famille de respectable bourgeoisie, ce «*Gaulois de noble origine*» (selon Pol Vandromme) était le second fils de Thérèse Roque et de Marc Perret, rédacteur principal à la préfecture de la Seine, qui l'éleva dans le respect des valeurs patriotiques et l'espoir d'une revanche sur l'Allemagne. Il allait toujours se faire une certaine idée de la France, monarchique, catholique, volontiers rurale, essentiellement populaire. Son enfance fut marquée par la Première Guerre mondiale au cours de laquelle son frère, Louis, fut tué.

Il fit de bonnes études à Paris, aux lycées Montaigne et Louis-le-Grand. Il se destinait à l'École Navale mais, inapte aux mathématiques, il prépara plutôt, en Sorbonne, les licences d'histoire et de philosophie, obtint aussi un diplôme d'études supérieures. Mais, comme il tenait de son grand-père l'art du dessin, ce fut donc tout d'abord comme illustrateur qu'il gagna sa vie.

Très vite, cependant, il céda à l'appel du voyage. D'abord, plutôt que de s'ennuyer en France dans une garnison de province, il demanda de faire, de 1921 à 1923, son service militaire au Maroc, dans le 29^e régiment de tirailleurs algériens avec le grade de caporal, bataillant alors, dans les djebels de Taza, contre les Chleuhs. S'il fut représentant chez Belin puis brièvement professeur de français en classe de troisième, il opta vite pour le journalisme, faisant ses débuts au "Rappel" et au "Journal", partant en reportage en Amérique : au Honduras, où il fut pêcheur de bonites, trafiqua la nacre et le coprah, et participa à la tentative révolutionnaire malheureuse du général Pedro Sandrino ; au Nicaragua, où il chargea des bateaux bananiers ; à Vera Cruz, au Mexique, où il fut docker ; aux États-Unis ; au Canada (où il fut bûcheron et travailleur saisonnier au Manitoba, pêcha le saumon) ; aux Antilles.

Surtout, en 1931, il entreprit une expédition en Guyane, pour le compte du Musée de l'Homme et du Muséum national d'histoire naturelle, pour l'aspect ethnographique, et des industriels Monteux et Richard pour l'aspect prospection d'or (il se donnera, dans "*Le caporal épinglé*", parmi plusieurs professions, celle de «*prospecteur-géologue*») ; sa découverte du pays le marqua profondément et (légende ou réalité?) on raconta qu'il avait à l'occasion agrandi le territoire français en déplaçant les bornes frontières aux dépens du Brésil. L'orpailleur revint sans or, mais l'ethnologue riche de renseignements sur les Indiens Émerillons. Il se souviendra, dans "*Le caporal épinglé*", des «*divines journées distillées chez les Indiens au doux roulis du hamac, au plus profond des bois déserts, au plus creux de la plus inaccessible retraite*», il évoqua «*les rapides, les moustiques, la fièvre, les crocodiles et tout l'imposant attirail de la sauvage nature*». En 1932, une exposition fut consacrée à cette expédition.

Le 31 octobre 1931, il se maria avec Alice Thiéry, professeur de français à l'Alliance Française. En 1932, naquit leur fille, Jacqueline. En 1934, il cultiva la terre à Chissay-en-Touraine, dans le Loir-et-Cher (il se donnera, dans "*Le caporal épinglé*", parmi plusieurs professions, celle de «*viticulteur-oenologue*»), mais l'entreprise se solda par un échec. Il fut alors courtier en librairie, graveur, hôtelier, dessinateur en Suède, répétiteur au Danemark, bûcheron en Laponie. De retour à Paris en 1936, il emménagea rue de la Clef, dans le Ve arrondissement, et poursuivit sa carrière de journaliste, suivant alors la guerre d'Espagne du côté franquiste, car il était ami d'Alphonse XIII ; se rendant, en 1937, en Albanie sous occupation italienne, dans les Sudètes où des Allemands réclamaient leur rattachement à l'Allemagne.

Mais il écrivit deux romans qui reflétèrent son goût de l'aventure.

Grâce à la recommandation d'André Malraux, il put d'abord publier :

"Roucou"
(1936)

Roman

En Guyane française, Martin, Philis et Bret partent de Saint-Laurent-du-Maroni pour tenter leur chance dans les bois. Martin est un prospecteur consciencieux, méthodique, sans passion, pour qui

l'or serait le moyen de se retirer en France et y mener une existence à son goût. Philis est un obsédé qui nourrit depuis de longues années un délire de l'or, tyrannique, irréductible. Bret est un sédentaire parisien en fugue, travaillé par un bouillonnement d'instincts confus. Cette singulière équipe est condamnée à la faillite. Abandonné par ses compagnons, Martin s'en va seul poursuivre jusqu'à la mort l'or insaisissable, tandis que Philis est la proie de créoles aigrefins et que Bret, séduit par la société indienne, achève d'y perdre la raison et couronne sa fugue par une sorte de bouffonnerie épique.

Commentaire

La Guyane fut le second pays de Jacques Perret, le pays de sa seconde naissance. Mais il n'en donna pas de descriptions : le saut Poligoudou, avec ses trois terribles chutes, n'appela qu'une brève énumération ; une averse équatoriale fut moins décrite que vue à travers les yeux de Jean Bret. Quant au «*roucou*», c'est la teinture écarlate dont les Indiens s'oignent le corps ; son parfum lourd et tenace invite au hamac et incite à la sieste ; pour le Blanc civilisé friand de rêverie, c'est un stimulant magnifique : tout le mystère indien s'exhale dans une bouffée de «*roucou*».

Le roman est avant tout la trajectoire du faux aventurier qu'est Bret, un homme déplacé dans l'espace mais qui a emporté avec lui ses lectures et surtout ses rêves de lycéen. C'est plus encore un homme décalé dans le temps puisqu'à chaque instant le passé glorieux des Isles, de la Guyane d'avant le bagne, reflue dans son esprit et s'affirme comme en surimpression sur le paysage traversé, puisqu'il projette sur le cadre guyanais ses lectures d'adolescents : les Indiens qu'il voit lui rappellent Sitting Bull et Chactas ; il se revoit jeune Sioux évoluant dans le parc Montsouris. Et il débite volontiers des citations latines

“Ernest le rebelle”

(1937)

Roman

La sagesse conseillant de joindre autant que faire se peut l'utile à l'agréable, Ernest Pic, musicien besogneux, décide de combiner ses loisirs estivaux de violoniste avec les plaisirs laborieux d'une tournée, sous l'égide du vieux M. Duplat et de son orchestre, à bord du paquebot “*Flandre*” qui vogue vers l'Amérique du Sud. Il subit, à tort, une sévère correction de la part d'un mari jaloux, Gringue. Au cours de l'escale de La Havane, il se laisse griser par l'odeur des cigares et succombe au charme d'une jolie créole qui lui vole tout son argent. Ahuri, il laisse partir le paquebot, et se retrouve seul sur le quai, sans montre ni portefeuille, sa boîte à violon sous le bras qu'un faux mouvement précipite à l'eau. Il éclate en sanglots que couvre alors un gros rire : à ces accents sonores entre dans sa vie Tom l'Américain qui l'embarque avec un passeport (faux), nanti d'argent (volé), sur un navire en partance pour Puerto Felipe, port de l'État sud-américain imaginaire du Cerro Dorado. Le capitaine Tonio lui trouve un travail sur son navire en partance pour Mariposa, autre pays imaginaire. Là, il est embauché dans une plantation de bananes dirigée par un véritable esclavagiste. Mêlé malgré lui à un coup d'État, le paisible violoniste se transforme en guérillero et, devenu Don Ernesto Pico de Oro, attaque des trains au galop et se couvre de gloire (ou de poussière) sous l'influence du mauvais génie dénommé Tom, courant, nouvel Ulysse aux aventures drolatiques, avant de revenir, «*plein d'usage et raison vivre chez lui le reste de son âge*».

Commentaire

Dans ce roman aussi, Jacques Perret ne se livra pas à la description : la vue d'un cocotier à travers un hublot n'éveille chez son personnage qu'une seule réaction, une seule réflexion : «*Ce cocotier m'écoeura*.» Mais il lui accorda une bonne culture de lycéen. On y lit cette phrase définitive : «*Je voulais cracher à cinq mètres et j'éclaboussais mes pieds*.»

En 1938, le roman fut adapté par Jacques Prévert et Jean Manse pour un film de Christian-Jaque, avec Fernandel, Pierre Alcover et Robert Le Vigan, le cadre exotique de cette pochade ayant été reconstitué dans les studios de la Victorine à Nice. L'adaptation fut très libre ; qu'on en juge :

À bord d'un paquebot voguant vers l'Amérique du Sud, Ernest Pic joue de l'accordéon. Ses mimiques, causées par le mal de mer, sont prises pour des signes d'intérêt par une riche passagère, Suzanne Gringue, d'où une altercation avec le mari de la dame. Lors d'une escale, une belle indigène «plume» Ernest et le bateau repart sans lui. Désespéré, il rencontre le louche Tonio, qui le pousse à commettre un mauvais coup pour survivre, puis l'enrôle au Consortium de la banane, dont il est le rabatteur. Le pauvre Ernest se retrouve avec des ouvriers semi-esclaves et surexploités. Il confie ses malheurs à Démosthène, un compatriote... sourd-muet. Il se révolte et va dire son fait au patron de la plantation, qui n'est autre que Gringue. Coup dur ! Et malentendu : Suzanne revoit celui qu'elle prend pour un soupirant et croit qu'il est venu la délivrer de sa prison conjugale. Par ailleurs, Gringue a une explication orageuse avec le gouverneur de la région, un illuminé moitié tyran, moitié ivrogne, qui constitue son armée de curieuse manière, en enrôlant de force les gens de la bananeraie. C'est ainsi qu'Ernest échoue... dans la Marine et apprend sur la terre ferme la natation, ce qui lui donne à nouveau le mal de mer. Il n'y tient plus et frappe l'amiral : le voilà condamné à mort après un jugement expéditif ! Dans sa cellule, il a conservé son accordéon et en tire un air nostalgique qui monte jusqu'aux oreilles du gouverneur. Ce dernier, ému, fait venir Ernest et lui demande de chanter. Le musicien est-il sauvé ? Non, il retourne au trou mais l'amiral est fusillé. Démosthène vient rendre visite à son ami et, ayant retrouvé la parole, suggère une évasion collective. Ébahi d'être à la tête d'un groupe de révoltés, Ernest parvient à se débarrasser du gouverneur, de Tonio et de Gringue, et part avec Suzanne vers la liberté et l'amour.

En 1938, naquit Jean-Louis, second et dernier enfant de Jacques Perret.
Il fit paraître :

“Viva Gonzales !”
(1938)

Nouvelle

Quelque part en Amérique du Sud, un citoyen élève des perroquets qui crient «Viva Gonzalès !» intempestivement et continuent à le faire alors que ce dictateur honni est détrôné, au grand dam de leur capitaine qui espérait, en retard, hélas ! un triomphe.

Commentaire

La nouvelle parut dans le journal “Je suis partout”, le 1er mai 1938.
Elle fut reprise dans le recueil *“Histoires sous le vent”*.

“Un lit de mort pour le général”
(1940)

Nouvelle

Un général sud-américain, rebelle et traqué, connaît la mort.

Commentaire

La nouvelle parut dans le journal "Je suis partout", le 31 mai 1940 et le 7 juin 1940.
Elle fut reprise dans le recueil '*Histoires sous le vent*', sous le titre de '*Un général qui passe*'.

L'autre grande aventure que Jacques Perret fut amené à vivre fut la guerre de 1939-1945. En 1939, il s'engagea dans les corps francs d'Afrique, au 334^e régiment d'infanterie ; il y gagna la croix de guerre avec palme et la médaille militaire, décoration rarement attribuée à un caporal et qui était assortie d'une brillante citation : «Son lieutenant ayant été très grièvement blessé au cours d'une reconnaissance profonde dans les lignes ennemies, l'a transporté en plein jour pendant plus de deux kilomètres, échappant par miracle aux feux dirigés contre lui. [...] Le 12 mai, a tué cinq adversaires à coups de mousqueton, debout avec le plus grand calme, dans un combat de rue qui a permis de débloquer un pont très important.» Fait prisonnier en 1940 près de Longwy, il subit la captivité en Allemagne où il fut en contact avec un microcosme humain et social tout à fait exemplaire. Il tenta en vain de s'évader par trois fois, avant de réussir en 1942 à s'échapper du camp disciplinaire où il avait été enfermé. Arrivé en France, il se réfugia d'abord dans une entreprise forestière du Dauphiné, puis gagna le maquis de l'Ain, au sein de l'O.R.A. (Organisation de Résistance de l'Armée) où, devenant sergent, il resta deux ans, jusqu'à la Libération, où il put rejoindre Paris, où sa femme, Alice, l'attendait.

Après la Libération, ce monarchiste déclaré écrivit dans différents journaux non-conformistes, "Aspects de la France", "Bulletin de Paris", "Artaban", etc., où il pourfendit régulièrement les droits de l'Homme, la démocratie, le parlementarisme.

Il publia :

'Le cheval de grâce' (1946)

Nouvelle

Commentaire

Le lecteur n'a droit qu'à quelques repères géographiques, réduits souvent à l'onomastique : les eaux giboyeuses de la baie de Pinto Cortez, sur la côte du Honduras, «*quelque part dans le Morelos ou le Zacatecas*». Pierre Boutang admira dans cette nouvelle le « merveilleux raisonnable ».

Elle parut dans "Œuvres libres" n° 5 (octobre 1946).

Elle fut reprise dans le recueil '*Histoires sous le vent*'.

'Objets perdus' (1947)

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle parut dans "France Illustration-Littéraire et théâtrale", n° 9, 1947.

Elle fut reprise dans le recueil '*Objets perdus*'.

“Le caporal épinglé”
(1947)

Roman de 500 pages

Lors de la débâcle de 1940, tandis qu'à «Vizbadaine» (Wiesbaden) était réunie la commission franco-allemande d'armistice, à Vaucouleurs, en Lorraine, Pater le râleur, Ballochot l'incisif, Ryswick le comédien, Reuter «*l'enfant du siècle*», Lourmel le Breton, le narrateur, le caporal Perret, et tous les autres, se découvrent prisonniers des Allemands, au milieu de la boue où ils sont couchés. Ils subissent l'amertume de la défaite, cultivent la haine générale moins envers l'envahisseur qu'envers les généraux qui, tel Gamelin, ont permis une telle déroute. Commenant l'apprentissage d'une vie communautaire dans les conditions les plus précaires, dans le dénuement, la promiscuité et l'apathie de la défaite, ils recourent vite au système D qui leur offre un bouclier protecteur contre ces Allemands qui n'arrêtent pas de répéter : «*Krieg gross malheur !*» et qu'ils regardent avec amusement et ironie, car ils «*témoignent à notre égard d'une admirable patience, une sorte de longanimité qui est peut-être du calcul*». Les prisonniers ne savent trop quoi penser de Pétain et de son gouvernement, éprouvent une méfiance instinctive envers les Anglais, mais sentent naître de l'intérêt pour un certain général réfugié à Londres.

Pater et le caporal font une première tentative d'évasion, bien maladroite et inefficace. Vite repris, ils sont dirigés vers la prison tout d'abord, vers l'infirmerie ensuite. Alors que selon les «*bouteillons*» (= rumeurs) ils doivent être bientôt libérés, on les fait monter dans un train blindé dont on leur a dit qu'il allait à Châlons. Mais, au bout de trois jours de voyage, c'est en Allemagne, près de Berlin, qu'ils se retrouvent, à Luckenwald, puis à Friedrichsfelde, dans des camps où la vie collective s'organise de façon plus sérieuse, où de petits groupes se constituent par affinités de caractères, où se déploient de nouveau la débrouillardise et l'ingéniosité française, mais où ils doivent aussi, surveillés par les «*schupos*», travailler sur les voies ferrées, pour «*la grosse Rèche*» (= le Grand Reich), côtoyant ainsi des juifs allemands, tandis qu'au hasard de leurs passages dans la capitale, ils croisent des ouvriers français recrutés par le S.T.O. ou des membres de la L.V.F., la Ligue des volontaires français contre le bochevisme qui allaient combattre les Soviétiques au côté des Allemands. Puis le caporal travaille en usine sur «*une machine emporte-pièce*».

Au-delà du travail, celui qui porte le matricule 24772 nous brosse une petite chronique du camp : la faim, les «*organisations chasse-cafarde*» (rassemblements nocturnes impromptus, jeux de société, manifestations sportives [«*les gueux du stade*»], théâtre, bibliothèque). Mais il y a aussi des moments superbes comme ce réveillon auquel les prisonniers sont invités un à un (et en cachette des hautes autorités) par une sentinelle borgne qui a connu la grande Guerre («*Das war Krieg !*») et qui finit par demander sa mutation sur le front de l'Est ; comme celui où des promeneurs allemands s'arrangent pour leur faire passer casse-croûtes et menues douceurs ; comme la lecture d'«*Autant en emporte le vent*» qui lui fait souhaiter : «*Puisse la France rester sudiste contre la marée des carpet-baggers, d'où qu'ils viennent.*»

Il est séparé de Pater, mais fait de nouvelles connaissances, dans la grande fraternité des soldats désœuvrés. Ce qui ne l'empêche pas, n'espérant plus en «*la liberté officielle timbrée au double sceau de la francisque et de la croix gammée*», n'attendant «*pas plus les cosaques rouges que les bénisseurs de Vichy, les magnanimes de Berlin ou les preux de Londres*», à avoir des «*réflexions évasives*», à penser à «*me tailler ma route à mon idée, choisir mon cap, appareiller à mon heure*» pour retrouver Paris, la rue de la Clef et sa compagne, Nana. Déjà quelques évasions ont eu lieu : certaines ont échoué, mais d'autres ont certainement réussi puisque les fuyards n'ont pas été revus. Aussi Perret se procure-t-il des papiers, se constitue-t-il une réserve de nourriture et une garde-robe civile, et tente-t-il l'aventure, seul, à pied, petit «*homme noir qui s'en va par la plaine*». Après quelques errances dans la banlieue de Berlin, il prend le train ; demeurant aux aguets dans le couloir, il réussit à échapper au contrôleur, mais, un peu plus tard, à quatre kilomètres de la frontière, il est arrêté par un Belge qui le rend aux Allemands. Et c'est le retour au bercail, accompagné des repréailles d'usage : il est enfermé dans le camp de Lichterfeld, «*siège de la compagnie de discipline*» réservée à ceux qui ont tenté de s'évader, où il subit des tours de vis supplémentaires. Cependant, il n'y reste

pas longtemps ; avec deux nouveaux camarades, récidivistes de l'évasion, il tente une nouvelle fois sa chance. Hélas, il tombe dans le piège du même contrôle que précédemment. Il lui faut revenir au camp de discipline, toujours plus encombré. Il y retrouve des têtes connues car les récidivistes sont toujours les mêmes. On y mijote de nouveaux et mirifiques projets : passages souterrains, combines diverses et compliquées, inexécutables. Et il repart avec, cette fois, des vêtements figolés, la conviction de réussir et quatre compagnons. Ils doivent séjourner cinq semaines à Berlin, où il essaient d'obtenir de faux papiers, vivent au milieu des clochards, passent la nuit dans une cabane au centre d'un cimetière. Ils prennent enfin le train mais séparément, et c'est caché à l'intérieur d'une banquette sous les fesses d'un couple de Français compréhensifs qui travaillent en Allemagne que le caporal traverse tous les contrôles et finalement la frontière, arrive à Paris et atteint son logis rue de la Clef : *«Coups de sonnette et coups de sonnette. Silence. Puis contre la porte une voix qui savait déjà : C'est toi?»* Il a retrouvé Nana.

Commentaire

Jacques Perret n'a pas classé parmi ses romans, mais dans la rubrique "souvenirs", cet ouvrage écrit à chaud, de 1943 à 1944, dans la clandestinité du maquis, car il entendait rappeler qu'il s'agissait là non d'une fiction, mais bien d'événements réels, à peine transposés mais présentés de manière pittoresque, dans un texte minutieux, divisé en chapitres titrés.

Il y dressa un impressionnant tableau de l'époque et des portraits des protagonistes, où chacun se distingue par l'habillement, le passe-temps ou la façon de s'exprimer. Il y décrit par le menu, comme François Ambrière l'avait fait en 1940 dans *'Les grandes vacances'*, le cadre de vie, les tenues vestimentaires, les corvées quotidiennes, les repas, présentant ainsi une image à la fois sévère et «vivable», acceptable en fin de compte, de la captivité. Il sut, dans ses descriptions de chambrée et ses transcriptions de discussions typiquement masculines, dans ses évocations de l'amitié entre hommes, de la solidarité entre prisonniers dans le creuset du désespoir, de la reconquête de la liberté, regarder avec humour, avec férocité parfois, mais sans méchanceté, l'homme dépouillé de tous ses artifices qu'est devenu le prisonnier, l'homme nu dans sa vérité, sa grandeur et ses petites choses : *«Fouille à poil, bras levés, bouche ouverte et doigt du sous-off où je pense.»*

Mais il mêla à ses souvenirs ses rêveries, au réel la poésie. Ainsi, il exprima aussi son obsession de la marque qui aurait été laissée par les Français dans le camp de prisonniers en Allemagne, où, pour lui, *« désormais, l'écho s'est assoupli au parler français et dans notre carré de barbelés le sol tant piétiné en long en large et en rond gardera longtemps notre trace, comme on voit sur la plaine les vestiges du parc à moutons et même je ne serais pas étonné si, dans le lotissement qui succédera un jour à nos baraques, les gens prenaient à leur insu un léger accent français, tant nous saturâmes cet enclos d'effluves essentiels. »* Et, les gardiens allemands étant atterrés par leur mépris du travail et de la discipline, par leur sens quasi inné de la fainéantise organisée, célébrant la débrouillardise française, il alla jusqu'à se réjouir de voir que *«dès les premiers arrivages de travailleurs français, le marché noir à Berlin fit un boum et plusieurs tavernes furent aussitôt affectées aux conciliabules de la resquille et conspirations mercantiles. Il est plaisant bien sûr de voir fleurir aux dépens de l'ennemi une virtuosité que les honnêtes gens condamnent. Le patriotisme y trouve son petit compte et la science des moeurs en pourra déduire l'éclatante supériorité de notre fonds psychologique. J'en suis absolument convaincu. Le système Démerde écrasera tous ses concurrents, les systèmes Taylor, celui de Copernic, le respiratoire et le métrique. C'est le système français par excellence et tout le monde sait que le "Discours de la méthode" n'en est que le précurseur, que Bossuet en prononça l'éloge, que Louis XIV en fit un usage constant, que le Parlement en est le prestigieux mainteneur. C'est le génie même de la France, l'instrument de son relèvement, le gage de sa pérennité.»*

On suit le caporal dans sa poursuite obsessionnelle du rêve de l'évasion ; on s'attache à son acharnement, au long de cette longue route, pleine d'embûches. Mais il sait aussi exercer une autocritique : *«Bravo ! me dis-je [...] je te félicite ! tu as battu le pavé de Berlin pendant cinq semaines, pour en arriver tout bêtement à l'aventure du train, sans papier ni billet, comme un novice. Pire : comme un poète ou comme un imbécile, tu as pris pour gain chaque jour qui passait, rêvant que le diplôme d'évadé se*

décernerait au chronomètre. Ton sacré tempérament dilatoire t'entraîne-t-il à empiler les heures, accumuler les semaines, engranger les années, convoiter le temps comme une richesse en soi, une panacée, une fin? Méfie-toi, la pente est fatale. Pardon ! me rétorquai-je, si je me fais repincer, je me serai toujours payé cinq semaines de libre vadrouille. C'est bon à prendre dans une vie.»

Le mérite de Jacques Perret est de montrer la guerre et ses conséquences sans le manichéisme outrancier qui est trop souvent de mise. Au demeurant, il parla rarement des «Nazis» mais des «Allemands», des «Boches», des «Chleuhs», des «Fritz», des «Frisés», des «Frizous», des «Fridolins», etc.. C'est l'esprit germanique qu'il tourna en ridicule ou encore (ça lui arriva) qu'il admira pour telle ou telle capacité ignorée des Français.

De façon très paradoxale, ni lui ni ses camarades ne pensaient en termes politiques : d'ailleurs, qu'aurait eu à faire la politique en ce temps de chaos? Des pointes idéologiques jaillissent ici et là, dans la bouche de certains Allemands trop zélés (qui vantent la construction de «l'Europe Nouvelle», de «la grosse Europa», de «l'ordre néo-teutonique», à laquelle les prisonniers étaient appelés à participer, alors que, pour lui, c'est «le jour où l'Empire faillit échoir à François Ier [que] l'Europe a loupé une belle chance.») et dans celle des planqués comme M. Mercadier (administrateur d'une compagnie pétrolière, officier et, pour lors, nanti d'«un petit boulot dans la comptabilité de camp»), mais les prisonniers n'y portent guère attention.

Ce qui court au long du livre, c'est l'amour de la France qui anime le caporal : «J'aime tout jusqu'à un certain point, la piquette, le rhum, la nouille, l'Allemand, la poésie, la femme, le bombardement, la sieste, la liberté, la servitude, moi-même enfin. Une des choses que je serais tenté d'aimer sans borne, c'est la France, mais j'en suis fort à propos défendu parce qu'elle exige justement un amour tout ce qu'il y a de plus défini, tracé, limité.» Il se révèle monarchiste : «Charles VII n'était pas reluisant, mais dans les ténèbres il était encore la petite flamme où brûlait l'amour, la foi, l'espoir d'un peuple qui croyait à son père.» Sa fidélité au souvenir de la vieille France, ravivée par la lecture du «Louis XI» d'Auguste Bailly qui le «remplit d'une de ces exaltations françaises dont je suis friand», l'empêche d'adhérer au «revival» patriotique organisé par Vichy : « Je me demande en quoi Pétain incarne la France.» - «Pétain ne peut pas toucher les écrouelles ni pendre qui il veut.»

Faut-il que le patriotisme conduise à ces déplaisants propos antisémites distillés, comme il se doit, avec la prétention de ne pas l'être :

- «Les commandos juifs allemands [...] Rien que des banquiers qui bourrent des traverses. Je ne suis nullement porté à la persécution et je n'ai pas moi-même pour la pioche et la pelle une passion telle que je ne puisse tolérer qu'on préfère vendre l'outil à terme plutôt que de le manier à l'air vif des chantiers et je respecte trop les crânes de calculateurs pour me réjouir de les voir se pencher et suer sur de rustiques labeurs quasiment gratuits. Mais enfin, dit-on, changer de travail délasse et après des siècles de spéculation, une petite saison de bourrage sur les voies aryennes, ça permet des mises au point trop longtemps différées. D'ailleurs on a tout à fait tort de croire que les Juifs aient autant de répulsion pour les chantiers que pour les champs de bataille. Ils ne sont pas physiquement inaptes aux travaux manuels. Immémoriale calomnie enfin dissipée, la pioche ne leur tombe pas des mains parce qu'ils ont une figure un peu blême et le cheveu frisotté. Bien encadrés, bien exhortés, ils font leur petit boulot ni plus ni moins qu'un chrétien moyen et toute leur ascendance de prêteurs et changeurs n'y peut rien. La pioche-à-bourrer n'est pas regardante sur la question, elle pardonne volontiers aux mains qui la découvrent après un mépris millénaire ; deux ou trois ampoules, saintes ampoules, et n'en parlons plus, ça vaut largement un certificat de baptême. J'ai noté au demeurant que beaucoup de ces néophytes apportaient à leurs travaux une certaine application, une sorte de curiosité même, comme si les plus secrètes joies de la fatigue, leur fussent révélées. Le soleil et la pluie répandent leurs bienfaits sur ces visages naguère livides, les myopes à lunettes prennent un petit air bonhomme d'ouvrier soigneux, partout déjà l'on voit percer sous la graisse fondante le muscle honorable. Le tableau est émouvant, je crois voir enfin sur ces fronts fraîchement lavés par les sueurs prescrites se dissiper l'anathème qu'on nous disait jeté pour la fin des siècles. L'expérience est à retenir. Mais fasse le Seigneur que ne soient infligées au peuple élu d'autres plaies que le travail.» (cette dernière phrase tentant de corriger, à la lumière de ce qui, en 1947, était connu de la Shoah, le net racisme du tableau) ;

- «*Salut, ô commando juif attaché à la glèbe caillouteuse, ô rejetons des illustres banquiers des rois de Prusse, je ne m'en fais pas trop pour vous, allez, vous saurez la faire payer votre sueur, je suis tranquille !*»

Le pessimisme est exprimé par Ballochot («*Nous ne serons sauvés par personne et nous passerons de l'esclavage à la servitude... Pas plus de lueur à l'occident qu'à l'orient... Habitués à la nuit, on se fout de la lumière, on refuse la lumière, on piétine les braises... Comme un ballon poreux, la terre perdant son âme descend lourde et fripée au fin fond des ténèbres... La terre est livrée aux insectes... [...] Je bâtis mon donjon. [...] Le donjon est le plus noble édifice que l'homme ait jamais construit. Au sommet de l'humanité, il y a le seigneur et son troubadour.*»), tandis que, le caporal gardant toujours une part d'ironie et même de moquerie sur son propre sort, ce livre passionnant donne une formidable leçon d'optimisme : il y est affirmé que l'espoir est «*le maître-outil de l'homme libre*».

Au-delà de l'histoire proprement dite, c'est le ton de la narration qui fait l'intérêt du roman, qui rend la lecture quasi jubilatoire. L'auteur aligne de nombreuses anecdotes sur la vie de ces prisonniers français, raconte ses multiples avanies et mésaventures, ses évasions et ses échecs, sur un ton souvent cocasse, même si le sujet ne prête pourtant guère au rire.

Aux imparfaits du subjonctif se mêlent des termes et expressions argotiques tels que :

- «*bénard*» : pantalon ;
- «*binoclard*» : qui porte des lunettes ;
- «*avoir à la caille*» (quelqu'un, quelque chose) : ne pas supporter, ne pas admettre, éprouver de la rancœur ;
- «*calendeau de frangine*» : fromage envoyé aux prisonniers par des religieuses ;
- «*chnoque*» : vieillard ;
- «*clodo*» : clochard ;
- «*coinchée*» ou «*belotte coinchée*» : une partie de cartes ;
- «*croquenots*» : chaussures ;
- «*faire gaffe*» : faire attention («*faire gaffe à ne pas se gourrer de train*») ;
- «*galure*» : chapeau ;
- «*gogues*» : latrines dont on apprend que c'est «*le mot bilingue adopté par les Allemands*» ;
- «*pajot*» : lit ;
- «*piaule*» : chambre ;
- «*avoir le pot*» : avoir de la chance ;
- «*rab*» : ration supplémentaire ;
- «*singe*» : viande en conserve ;
- «*tarin*» : nez ;
- «*tireaucul*» : paresseux ;
- «*trouillard*» : peureux ;
- «*zig*» : homme.

Jacques Perret a aussi déployé l'étonnante palette des langues d'oïl d'une France encore rurale : le solognot, le vendéen («*richard* » y est prononcé «*rrrichor*»), l'angevin, le tourangeau («*Ah ben sùl ... nous flont hamais tant lîle qu'y nous font hchier !*»), le berrichon, le cht'mi, le parigot (avec ce commentaire : «*Il y a dans l'accent des Parisiens bien nés cette haute patine des siècles, ce ton conseiller et de suprême sagesse qui font penser au verbe divin. Étant admis que Dieu parle français, il n'est pas inconvenant de lui prêter l'accent parisien.*»).

L'allemand affleure évidemment sans cesse : «*L'heure et le lieu étaient verboten aux malades*» (interdits) - «*Kraft durch Freude*» («*La puissance par la joie*») - «*Ruhe ! Mensch !*» («*Du calme ! Homme !*») - «*Kriegsgefangene*» («*Prisonniers de guerre*») - «*Morgen Pariss, morgen England kapout*» («*Demain Paris, demain l'Angleterre vaincue*») - «*ausweis*» («*permis*»). Il est souvent déformé de façon plaisante : «*Wass machen sie da mench dou passmal aouf menche !*» («*Que faites-vous, vous qui passez par-dessus les autres !*») - «*Nix essen, nix arbeit !*» («*Pas de nourriture, pas de travail !*») - «*Bons arbêteurs*» («*Bons travailleurs*») - «*Rèchebane*» («*Reichbahn*» : les chemins de fer allemands) - «*les Franzozes*» («*les Français*») - «*Nix billet, compris? Verchten? Chht, bitte, mine de*

rien mais voui, ia, ich raous ein moment, à tout à l'heure.» («Verrchten» : déformation de «verstehen» : compris ; «Bitte» : s'il vous plaît) - «Bitté-cheune» («Bitte schön» s'il vous plaît) - «la grosse Deutche» («la grande Allemagne») - les «schupos» (de «Schutzpolizist», policiers) - «la Vermaque» («la Wehrmacht» : l'armée allemande) - «fruchtuquer» (prendre le «Frühstück», le petit déjeuner) - «nous, les fluchtiges» (les fugitifs). Quant à la référence à «sous les tilleuls», c'est la traduction du nom de la principale artère de Berlin "Unter den Linden".

Inversement, les Allemands déforment le français : *«Pourquoi toute cette collective assemblage, messieurs?»* - un ancien combattant de la guerre de 1914-1918 évoque *«Zommé, Verdounn, Chémine des Damès, Éparches»*. Jacques Perret insista sur leur rauque prononciation : *«Vous êtes un karôteûr, il faut travailler»* - *«Ach mensch ! kolik, kolik, unmer kolik ! zu viel essen, ia, manger trop beaucoup, ia, mozieur !»* - *«Pariss-Kôniak-Madam»* - *«mozieur Perrett»*.

Le style est allègre, savoureux.

L'invention verbale est constante ; on remarque :

- des créations : *«les deux paires de bottes tapageaient »* - *«pique-minette»* (variation sur «potron-minet») - des francisations de mots anglais (*«sandouiches»*), à la façon de Raymond Queneau ; mais on s'étonne de *«balles grafignant les ormeaux»*, le mot semblant une particularité québécoise ;

- des pointes de satire :

- *«un magnifique sous-off de haut lignage, aristocrate wurtembourgeois du genre baliveau décoratif à profil d'aigle courtois»*

- *«À force de payage, de chienlit et de burlesque, le scandale disparaît et l'indignation crève de pléthore. C'est toujours comme ça au seuil des temps nouveaux et le mieux qu'on ait à faire c'est de se frayer un petit passage dans le chaos.»*

- au passage, Jacques Perret égratigne Péguy, se demandant : *«Qu'eut fait Péguy? Un poème pour le Maréchal, comme tous les poètes, je suppose, en disant à ses amis : "J'ai beaucoup tourné autour du pot, mais c'est bien ce que je pensais, je ne suis pas un vrai républicain". Mais je garantis qu'il eût vomi les Allemands, en quelques notes subrepticement conjointes et bihebdomadaires.»* ;

- il se moque de l'obsession de l'hygiène : *«On sait que l'hygiène a une capacité de rachat illimitée, et que cette notion n'est pas particulière à l'Allemagne. Je ne parle pas seulement des prisons modernes, oubliettes à eau courante et cachots climatisés, mais par exemple de ces fermes modèles dites groupes scolaires où les lavabos céramiques ont remplacé la prière au Saint-Esprit. L'hygiène balayera d'une haleine au menthol rédempteur les derniers miasmes de la civilisation. Cuistres qui condamnez vos aïeux parce qu'ils posaient culotte dans les taillis de Versailles.»* ;

- il assène son mépris pour *«la foule, une vraie foule d'infusoires qui m'accepte et m'assimile dans sa masse torpide entraînée par le courant »* ;

- il épingle *«de nombreux Italiens du type raclure de Riviera»* ;

- il vomit la propagande : *«La propagande, cherchant à convaincre les masses, est un art qui tend à se perfectionner dans l'abjection.»* ;

- il ironise sur sa propre propension à l'illusion : *«les évadés en Discipline bâtissent planques en chiottes comme châteaux en Espagne.»*

- des accumulations plaisantes : *«Nous visitâmes des camps lointains à la poursuite de filières douteuses, nous hantâmes les halls de gare y cherchant le permissionnaire fourgueur de perm, nous bûmes en des bars fumeux parmi leur clientèle d'oisifs aux aguets, nous eûmes des rendez-vous, des prises de contact, des entrevues, des hochements de tête mystérieux, des mine-de-rien-tiens-ta-langue, des moues prétentieuses, des gestes fluides, nous rencontrâmes des gangstères à sang de navet, des demi-sel sentencieux, des fricoteurs pour pas cher, des faiseurs de promesse talentueux, des apprentis de grand avenir, des cloches fêlées, des faisans archiplumés, des mystérieux sans mystère, des brochetons voraces, des enfants de salaud, des goujats et même un ou deux flibustiers de grande allure.»*

- des envolées parodiques :

- *«l'écume de la débâcle et tout ce bel attirail qui devait briller sous les Tilleuls berlinois et parader sur les Champs-Élysées» ;*

- *«L'écho des douches et ses eaux vives, le phénomène est connu, fait de chaque baigneur un triton pipeur, c'est le réflexe hydro-musical et les plus grognons s'y laissent prendre» ;*

- *«les sous-offs ont trouvé moyen de reconstituer la popote, je vois leurs postérieurs distingués soigneusement réunis dans un coin et leurs fesses choisies rangées en mol feston» ;*

- *«cette ficelle après tout, c'est mieux que rien, mieux que la taille libre ou la capote désemparée qui flotte sans foi ni courage comme un peignoir veule. À tout prix marquer la taille, serrer les reins, ça maintient la poitrine et ce qu'il y a dedans, ça empêche le restant de fierté de dégouliner» ;*

- *«Comme le stylite alexandrin, faux ermite que la terre captive encore, je considère à mes pieds le monde et ses passions.» ;*

- *«On part tout flambant pour une escalade triomphale, on s'écrase le nez dans la crotte, la grosse caisse éclate dans un nuage pestilentiel, l'estrade vous tombe dessus et dans les yeux pleins de plâtras les mirages se payent du bon temps» ;*

- Monsieur Mercadier *«était de ceux qui se moulent à l'uniforme, s'étaient sur les galons et s'épanouissent sous le plumet» ;* il avait été *«un fier boulon de la charpente capitaliste, un beau fruit mûr de la bourgeoisie et en fin de compte une loque solennelle» ;*

- les amours entre prisonniers français et Allemandes sont magnifiées : *«Des guirlandes de coeurs se sont accrochées aux barbelés et l'amour traqué, furtif, ténébreux, a quand même fleuri, souvent fructifié à l'ombre des schupos embusqués ; inquiètes étreintes, soupirs étouffés, baisers pendables tapis dans la rumeur des bottes, infidélités monstrueuses, fastueuses revanches sur l'oreiller du vainqueur, cornards avantageux paradant sur l'Acropole, sublimes cocus raidis sur les steppes...» ;*

- la prison est comparée à *«la boutique du marchand d'oiseaux, quai de Gesvres, par une matinée de printemps. Tourterelle, perroquet, dindon, paon, coq, faisan, jars, cacatoès, gypaète et grand-duc font vibrer les cages d'un tumulte égossillé, le no 1 glapit, le 2 carcaille, le 3 cacabe, le 4 croasse, le 5 hulule, le 6 glougloute, tous les perchoirs sursautent et le duvet voltige par les judas cependant que le commis triste et vert dans la tourmente attend le retour de l'oiseleur attardé au bistro. Sa pauvre voix d'homme est impuissante et devant sa faiblesse la volière n'hésite pas à se faire ménagerie. Chacun retrouve au plus profond de soi-même le cri sacré de la bête : le no 1 braie, le 2 bêle, le 3 hennit, le 4 barrit, le 5 beugle, le 6 brame, des cornes s'accrochent aux barbelés des soupiraux, des griffes labourent les cloisons, ça sent le fauve et dans l'arche en folie le garçon de cage, triste et vert, attend le retour du dompteur en ajoutant au vacarme un jappement dérisoire.» ;*

- des envolées lyriques :

- *«Les ombres qui commençaient à s'ébrouer se figent incontinent et les dryades se claquemurent dans les écorces.» ;*

- *«la pluie [...] nous tient jusqu'au soir comme un vol de moineaux empêtrés dans la glu» ;*

- est quelque peu fantastique la rencontre de Ballochot à qui *«les vents stratosphériques purifient le teint»* car il fait partie de *«l'équipe à riper le brouillard» ;*

- la nature dans l'Allemagne du Nord ne le laisse pas insensible : *«Soyons juste, le ciel de Prusse a parfois des reflets et des patines de civilisé et j'y ai contemplé des nuages d'un style très vendômois» ;*

- la vue du camp de Klausdorf, qui était fleuri, inspire cette amertume : *«Je n'ignore point qu'en prenant de la hauteur on peut encore fleurir de rhétorique cette cage embaumée, festonner de boniments cette tôle printanière, en un mot déconner sur cette closerie d'esclaves bucoliques et raconter que l'homme libre n'est jamais qu'un artiste habile à tresser des guirlandes autour de son carcan [...] La petite fleur qui pousse entre les barreaux du soupirail, je la vénère, c'est la furtive aumône de la brise. Mais au diable leurs boutures de propagande sous l'oeil des feldwebels, au diable leurs sales oignons à fleurs insultantes. Honte aux fleurs de Klausdorf ! Que leur corolles*

flétrissent en exhalant le puant aveu de leur fourberie et que leur semence dessèche le sable où piétina l'inutile jeunesse des captifs !» ;

- le retour à la mère patrie est imaginé dans cette effusion : *«Ô sources allemandes, vous ne ruissellerez plus sur mon corps promis aux soins des naïades parisiennes qui feront jaillir sur mes épaules l'onde agile et vaporeuse des vallées d'Île-de-France.» - «Avez-vous dans l'oreille le chant du linot? [...] Enfin l'oiseau poussait sa romance et soudain nous exaltaient toutes les ivresses de la nature, notre coeur bondissait dans les chemins creux de notre enfance, tout n'était que buissons perlés, taillis vaporeux, labours à reflets dorés, la grâce rurale enfin nous baignait d'indicible pureté» ;*

- sont privilégiés les oiseaux de France : *«Si l'oie est aux Vikings, le paon à Junon, le gypaète aux poètes et le vautour à la Sierra, l'alouette est aux Gaulois et tous les petits oiseaux gazouillent français ou sifflent argot» ;*

- l'espoir en la survie de la France l'anime : *«Pour bien se porter, il faut croire, croire rudement, croire aux fées, aux miracles, aux serments, aux voix, à Reims. Et tout le monde aujourd'hui (félons compris) postillonne au nom de la France. Vive la France ! bien sûr, mais qu'il serait bon, et simple et reposant et roboratif de savoir, ici, au fond de mon trou, qu'elle vit sur deux jambes, avec un coeur de chair, des tics de famille et une paire de choses bourrées de promesses.» ;*

- de la rue Mouffetard, il a gardé l'immémorial souvenir de *«la longue, longue farandole des vendeurs de salades et vendeuses de haricots verts, en surcots, braies, cotterons, chapel, aumusse, bonnet et casquette à pont.» ;*

- le navigateur qu'était Jacques Perret compara la prison à un bateau : *«Rencontre d'escale. Deux copains avaient embarqué sur le dur rafiot que j'allais abandonner. Demain je change de bord, je retrouverai d'autres pays et toujours cet air confiné du poste d'équipage où le destin vous happe en sandwich dans les couchettes de la bordée. Mais tous ces jolis navires sont en panne dans la plus dégueulasse des bonaces. Ô saint Yves, sainte Anne, sainte Barbe, Notre-Dame des Trop-Longs-Courriers, Notre-Dame des Biffins-Perdus, Notre-Dame de la Discipline, faites que souffle une brise, une tempête, un ouragan, du vent quoi, et tant pis si ça casse, il nous suffira d'un espar pour rentrer chez nous, et je vous fabriquerai un bel ex-voto qui sera une petite baraque dans une bouteille, avec tout son gréement de barbelés» - en cherchant à s'endormir, il vit la baraque comme un «brick ventru de sapin frais qui est en panne sur une mer d'huile, les vents passant toujours ou trop haut ou trop loin. C'est quand même une douceur pour l'esprit que faire voguer cette baraque au fil de Dieu, comme l'Arche. J'en suis l'ombrageuse licorne qui dans son box orne ses heures mornes en songeant aux fameux galops des jours secs. La colombe est en route peut-être, mais se posera-t-elle à de si méchants barreaux d'épines? Le réveil aux pigeons est un joli souvenir de Parisien. Plumes bouffantes et jabot rengorgé, oeil mi-clos, il roucoule sur la poterie rouge et le doux vrombissement descend par la cheminée comme un soleil vibré.» ;*

- le mur de la prison offre un exutoire : *«Le reclus tape contre le mur comme la guêpe aux vitres, c'est l'écran où surgissent, cheminent, s'éploient, passent, repassent, s'éloignent, se combinent et se multiplient ses espoirs, ses caprices, ses mirages et ses rognés.» et le matricule 24772 y inscrivit des poèmes dont il donne quelques extraits ;*

- une chambre qui sert de cachette pour les vêtements qu'emporteront les évadés est célébrée : *«Ténèbres enchanteresses où régnait une grisante odeur de dépouilles opimes» ;*

- fut reproduite la musique que font les barbelés coupés : *«Ding ! allègre détente [...] ding ! hymne discret pour trois coeurs battants et fols. Ding ! message infime décoché dans l'espace, gros point d'orgue irisé qui vogue vers la Mouffe pour éclater gentiment sur la toile cirée où Nana met la table.» ;*

- un échec de l'évadé l'abat un moment : *«La rue de la Clef n'est plus le haut sommet, l'infaillible lumière, le refuge des vérités, c'est au fond d'un vallon une lumière rosâtre qui bave dans la brume, une lumière embuée de soupe chaude. Que les vérités se démerdent toutes seules.»*

- des envolées épiques :

- le maniement d'une hache inspire cet élan époustouflant : *«Le geste est millénaire et immuable ; il s'accomplit à travers l'histoire comme le symbole des mâles vertus épiques ou justicières et son mouvement pendulaire parcourt les siècles parmi les défrichements sans fin, car les*

cimes renaissent et les têtes se redressent. Il y a vraiment de quoi s'occuper et s'en payer de belles tranches, au sens propre. Attention, les gars ! ça va barder ! élève de Mérovée lui-même, voyez un peu si je vous débite les Vandales en billes et les Ostrogoths en rondins. Ô soleil de Tolbiac ! ô Dieu de Clotilde ! illumine et bénis ce morne outil de misère et rends-lui par mes doigts son âme de cognée franque ! Ô fer, souviens-toi des grandes gueules carrées fendues par le mitan des bacchantes et que s'éveille encore jusqu'aux fibres du manche le bruit sensationnel des casques défoncés sur les pariétaux barbares ! Voilà, voilà, j'arrive, écartez-vous les archers, minute les arbalètes, comme à Bouvines ! et vlan ! le Fritz en mailles de fer fendu comme bûche dans une jolie sonnaille de grelots et hardi ! à grands coups fauchants dans le jarret des étalons mecklambourgeois, à grands moulinets à hauteur des épaules et voyez voltiger ce heaume garni avec son panache de plumes et de cervelle, Montjoie ! hachi hachons, sus à Othon, et les tanks, c'est comme les armures sous le merlin de Pépin, quand le coup est bien d'aplomb, ça se fend en deux avec tout ce qu'il y a dedans. Et maintenant, pour changer un peu, veuillez voir la technique du Grand Ferré : comme ça qu'il crachait dans ses mains, comme ça qu'il empoignait le manche et han ! dans le crâne du grand rouquin, jusqu'au menton seulement, parce qu'il n'a pas le temps, ils sont nombreux sur lui et les Grands Ferrés sont toujours seuls, et han ! et han ! en voulez-vous des rondelles d'Anglais ? Bon Dieu ! je crève de soif, mon petit Surcouf, je te passe la main : à l'abordage ! eh là-bas sur le gaillard ! vos sabres de Sheffield c'est du fer-blanc, à moi les Bretons, sus aux Goddons ! la hache est pour cogner et la sueur des paumes franches lui remonte dans le manche. Fer, que veux-tu ? Hêtre ou chêne ? Pirate ou reître ? Tous les sangs sont exquis et toutes les sèves te saoulent... dans le grément du sapin couché où s'embusquaient les ennemis j'avisais des bras nouveaux pendus aux vergues, des jambes torsées empêtrées dans les haubans et ma hache tournoyant défonçait les thorax en fauchant les étais : et hop ! je continue par cette grande main poilue tranchée au ras de l'écoutille. Ah ! rendez-nous nos armes, les vraies, les blanches, estoc et taille, et vous verrez le turbin. Les trois Durand contre les trois Schultz ? je suis bien tranquille. Rendez-nous le champ clos des pures escrimes ; nos vertus sont désuètes, on les croyait éternelles, mais le peuple de musée a brisé ses vitrines, quel chahut, mes gars ! Père, gardez-vous à gauche, à droite et vlan ! et han ! les éclats voltigent, échardes de lances, et mon fer est poissé de caillots de résine. Le commando, c'était une feinte, une cinquième colonne, à moi les hacheurs-voltigeurs, debout les francs-hachiers, les beaux jours sont revenus qui nous rendent les grands gestes et le combat debout, la revanche est au tranchant du fer, et vlan, clac, han ! oyez les gars, c'est l'heure hache qui sonne.» ;

- l'arrivée de la gamelle dans la « piaule » suscite cet hymne : « Gamelle unique et sans nombre, idée de gamelle innombrable infiniment identique, servile faïence si dure, si blanche, si lisse, si glacée qu'elle va de soupe en soupe et d'homme en homme, rebelle au culottage, intolérante au souvenir, insensible au couteau qui la voudrait graver d'un nom pour lui donner du goût. La casser comme fit Diogène ? Sacrilège, crime de lèse-troupeu, c'est le vase sacré de l'Europe Nouvelle, l'emblème de la ration universellement rationnante, le graal enfin gradué, implacable vaisselle, hallucinant témoin d'un siècle promis aux pullulations anonymes plus barbares que les grands Barbares.» ;

- au printemps, la perspective de l'évasion exalte : « Je vais péter les barreaux, sauter dans la ronde, piétiner les pâquerettes, détalier dans un nuage de pollen, culbuter les schupos verts sur les routes poudreuses et tomber à pieds joints sur le paillason de la rue de la Clef, Paris-Ve. Alors, tout haletant d'une fuite triomphale, le front radieux sous la balafre des barbelés rompus, je jetterai sur la toile cirée familiale, comme un trophée de revanche, ma plaquette de prisonnier et le 24772, enfin désincarné, retombera dans le domaine public.» ;

- « Toute la piaule était regonflée, saturée de souvenirs épiques, projets hardis, combines extravagantes, itinéraires frontaliers, passeurs, faux papiers, filières secrètes, mots de passe, complicités saugrenues, histoires de chiens et de gabelous, de bistros félons, coups de fusils et planques secrètes, bons mots jaillis à la barbe des schupos, fières attitudes devant l'adversité, esquives géniales et captures burlesques.» ;

- « Le mot bourdonne et claque et vrombit dans tous les chantiers et tous les ergastules de l'Elbe à la Vistule... et je me suis endormi sous la vision panoramique de hauberts sanglants, de

carrés héroïques et de dernières cartouches dans la grande rumeur des généraux vaincus invectivant le destin» ;

- La ronde des prisonniers est ainsi chantée : *«Il arrivait parfois que l'allure de la ronde, tout en conservant les apparences sonores du pas gymnastique, n'évoquât plus à l'oeil qu'un piétinement fantomatique, un soubresaut, la pulsation d'un monstre moribond lové pour l'agonie. Cette rumeur tournante des pieds nus sur la piste martelait les oreilles comme une incantation primitive et l'univers entier tremblait à ce rythme comme si de l'arène rituellement foulée depuis des siècles, heurtée d'inlassables appels, devait enfin surgir quelque dragon vengeur et fulminant, Antée triomphant, Pan soi-même, ou les cuirassiers d'Iéna sabre au clair et crinière au vent.» - «Sur cette piste pilonnée, tassée, modelée, durcie par l'innombrable claquement des fiers beaux pieds de fantassins vaincus, sur cette arène archipelotée par le piétinement des pelotards impatients? Fera-t-elle, dans les maigres avoines prussiennes, un cercle stérile et commémoratif? Verra-t-on pousser au contraire une couronne d'épis plantureux, ou quelque cirque revanchard de coquelicots arborescents? [...] Ou bien se dansera-t-il à chaque lune, et jusqu'à la consommation des siècles, la ronde nocturne des immortels rétifs?» ;*

- la reptation à laquelle l'«ober-lieutenant» obligeait les prisonniers lui fait y voir *«les sacrifices humains du rite aztèque, Moloch, les triomphes d'Assurbanipal, le troupeau de crocodiles montant sur la grève, les esclaves de Malikoko roi des Niam-Niam, Canossa, Duchnokiev et ses otaries savantes, ainsi divaguais-je en me raclant le nombril sur le sol et recrachant bruyamment la poussière tandis qu'autour de moi murmurait à l'étouffée un clapotis d'apostrophes et que déferlait sur les bottes du mannequin tout le florilège de l'invective gauloise.»*

Voilà qui permet de souligner la richesse des allusions cultivées :

- celle à Caliclès et Protagoras ; celles à Tite-Live ou Cornelius Nepos (*«ils forgeaient leur propres fers...”In vinculis”, ils furent jetés dans les fers ; cette belle synecdoque m'a fait fait souvent rêver en suçant mon porte-plume. Je voyais des guerriers empêtrés dans un bruyant magma de chaînes , javelots brisés, boucliers cabossés, glaives rompus. À la ferraille , les vaincus !»*) ;

- celle à Shakespeare : *«un petit arrosoir résonna comme un chaudron shakespearien» ;*

- les citations littérales (*«Écouste, bûcheron, arrête un peu le bras !»* qui est de Ronsard - *«ô temps, suspends ton vol»* qui vient du “Lac” de Lamartine qu'on trouve encore dans : *«Embarqué comme barreur discret sur la barque d'Elvire, il eût fait bâiller Lamartine»*) ou plaisamment détournées (*«Tout est perdu fors la peau»*, la vraie phrase étant citée ailleurs : *«François Ier l'a déjà dit à Pavie : tout est perdu fors l'honneur»* - *«les douches caudines»* - *«Virgile a raison de le dire ; ceux que Jupiter veut perdre il leur envoie une rage de dents.»*) ;

- Jacques Perret se souvint d'*«une très vieille chemise bleu molletonnée dont je fis acquisition en 36, à Salamanque, sous les arcades d'une sombre boutique où m'avait introduit l'ombre de Gil Blas»*, clin d'oeil au roman de Lesage ;

- le prisonnier se compare *«à Vercingétorix, à Du Guesclin, à François Ier, au masque de Fer, voilà des gars qui avaient le droit, comme on dit, de l'avoir à la caille. Très salutaires, ces confrontations historiques. J'échangeais volontiers mes impressions avec ces héros devenus plus familiers dans l'intimité du cachot. Certes j'entrais dans les grandes prisons de l'histoire par la toute petite porte mais Jean le Bon à la Tour de Londres était mon compère et François Ier me racontait de curieuses choses sur les bouteillons madrilènes et la gamelle espagnole, sur sa relève par les Enfants de France désignés par Charles Quint, sur tous les ignobles marchandages de l'Empereur.»* ; il cherche la compagnie *«d'évadés célèbres tels que Latude et le baron de Trenck qui m'enseignaient la modestie par le récit de leurs prouesses.»* ;

- subissant dans le train la brûlure d'un tuyau, il y résista : *«Je commençai par tourner mon cas en dérision par rapport au supplice de saint Laurent, ensuite le souvenir me vint du jeune Spartiate».*

Jacques Perret s'amusa encore parfois à des effets sonores :

- *«Ton thé t'a-t-il ôté ta toux ô Théétète, tant athée tétant de Thétis un téton tant tâté? dit en tête à tête au tatou ton titan tétu tout tatoué.»*

- «*Je m'exerce à dire Schlesischer le plus naturellement du monde : Schlesischer Schlesischer Schlesischer Schlesischer Schlesischer, si bien que ma bouche sèche épanche sous le guichet un pâteux chuchotement de chuintantes remâchées*».

On comprend que '*Le caporal épinglé*' a mérité le succès qu'il a reçu, rendant célèbre Jacques Perret et le plaçant au premier rang des écrivains de l'après-guerre.

En 1961, l'histoire fut portée à l'écran par Jean Renoir et Guy Lefranc (qui avait été lui-même prisonnier en Allemagne), avec Jean-Pierre Cassel, Claude Brasseur, Jean Carmet, Claude Rich, Jacques Jouanneau. Ce fut une succession de scènes du livre entrecoupées de bandes d'actualités authentiques.

'L'oiseau rare'

(1947)

Nouvelle

Victorien Flan a quitté un somptueux paquebot (un «*caravansérail à mazout*») pour être second sur '*Le messager de Pluton*', «*une machine vétuste et théâtrale*», «*un brave bateau, en dépit de ses travers et de ses infirmités*», dont les voiles se taillent encore parfois «*de sensationnelles revanches*», tandis que les gabiers brassent la toile «*en crachant dans la cheminée du haut des hunes*»... «*L'oiseau rare*» qu'est «*la Grande Goële de la Compassion*» vient opportunément lui rappeler «*non seulement l'existence de Dieu, mais de la licorne, car, la Grande Goële étant là, la licorne est quelque part, ça ne fait pas un pli, c'est clair comme deux et deux font quatre.*»

Commentaire

La nouvelle, peut-être la plus belle de Jacques Perret, parut en cinq fois dans "Paroles françaises", entre le 12 septembre et le 10 octobre 1947. Elle fut reprise dans le recueil '*L'oiseau rare*'.

'À la fortune des girouettes'

(1947)

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle parut dans "La revue de Paris", en novembre 1947. Elle fut reprise dans le recueil '*Objets perdus*'.

'Arrangement pour le théorbe'

(1948)

Nouvelle

Le narrateur, joueur de mandoline dans les cours et surnuméraire aux «*pététés*», déclare : «*J'ai conçu pour Paris, dès mon enfance, un amour qui n'a jamais cessé d'être enfantin.*» Il découvre, avec Gildas, qui est doté d'une monstrueuse érudition, un Paris inconnu, lequel provoque une véritable

transformation de sa vision des choses : «*La fréquentation de Gildas avait quasiment effacé en moi la distinction du mystère et du quotidien.*»

Commentaire

On a pu rapprocher la nouvelle du *‘Passe-murailles’* de Marcel Aymé, mais le jeu, chez Perret, ne fut pas gratuit, il se plia à une exigence de son esprit.

La nouvelle parut dans *‘La revue de Paris’*, en avril 1948.

Elle fut reprise dans le recueil *‘Objets perdus’*.

La mer, qu'il chérissait depuis l'enfance, inspira à Jacques Perret :

‘Le vent dans les voiles’

(1948)

Roman

Après une honorable carrière dans l'infanterie coloniale, le lieutenant Gaston Le Torch, sorti du rang, vit paisiblement sa retraite à Paris. Il partage son temps entre la Bibliothèque nationale, où il cherche à reconstituer le passé héroïque des Le Torch, qui furent tous marins, tous d'illustres corsaires, et un petit bistro de la rue des Canettes, dont le patron, Grandmédard, lui sert le seul muscadet qui, à Paris, n'ait point goût d'eau. Il découvre un jour qu'un de ses ancêtres, Eugène Le Torch, qui commandait la frégate française de trente-deux canons, *‘La douce’*, aurait, le 18 octobre 1697, fui sans combattre devant un bateau anglais. Il veut réparer la honte ainsi attachée à tous les Le Torch. Un beau soir, peut-être sous l'influence du petit vin blanc, Gaston Le Torch et Grandmédard voient le bistrot, *«une sorte d'entrepont qui sentait le coaltar et le boeuf salé»*, se transformer en la frégate *‘La douce’*, et être, à son bord, en 1697, prêts à empêcher un ancêtre glorieux de plonger dans le déshonneur.

Alors commence une merveilleuse histoire de combat naval pleine de personnages hauts en couleur et de scènes truculentes, aussi animée qu'un film de corsaires. Il n'y manque pas même la grande dame d'une beauté ineffable qui sera le prix d'un combat épique.

Commentaire

Ce roman d'aventures dans le monde de la marine à voile de la fin du XVIIe siècle, au bon vieux temps des nobles vertus guerrières, plein de fantaisie, d'humour, de non-sens et de désinvolture, rend épiques des aventures que vivent des personnages qui ne le sont point : le capitaine fantasque, l'aumônier complaisant, les marins gouailleurs, l'amoureux romantique. Mais le principal personnage est peut-être le muscadet, qui est l'intercesseur parfait de toutes les rêveries de revanche, un enchanteur qui sait varier ses métamorphoses et ses paysages, une machine à remonter le temps, ou encore le miroir d'Alice au pays des merveilles qui défie toutes les lois de la physique : *« Sur la flaque de muscadet où baignait son verre, le reflet de la fenêtre gréé en caravelle gonflait ses voiles à tout casser. »*

Ce monument dédié à la Royale et à l'Aventure ne peut que plaire aux amateurs d'escapades rêveuses et maritimes. On ne pourrait que lui reprocher un vocabulaire tellement riche qu'il faut parfois avoir recours au dictionnaire, et pas le premier venu...

‘‘La composition de calcul’’

(1949)

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle parut dans ‘‘La revue de Paris’’, en janvier 1949.
Elle fut reprise dans le recueil ‘‘Objets perdus’’.

‘‘Jean sans Terre’’

(1949)

Nouvelle

Commentaire

Elle parut dans ‘‘Oeuvres libres’’ n °36 (mai).
Elle fut reprise dans le recueil ‘‘Objets perdus’’.
En 1980, une adaptation réalisée par Gilles Grangier, avec Michael Lonsdale, Jean-Paul Moulinot, Anouk Ferjac, etc., fut présentée à la télévision.

‘‘Paris tel qu’on l’aime’’

(1949)

Essai

Jacques Perret y présenta les Halles et le Marais, montrant qu’en dépit des *«maniaques de la pioche»*, le Paris médiéval est tout aussi vivant que le Paris moderne, le premier donnant consistance et valeur au second. C’est la surimpression du premier sur le second qu’on doit retenir : *«Ce n’est vraiment pas la peine de visiter le Marais si vous ne vous sentez pas un petit peu contemporain de Jean-sans-Peur.»*

En 1949, Jacques Perret donna une préface à ‘‘Gargantua’’ de Rabelais. À l’éloge de celui qui, à ses yeux, n’avait *«rien d’un intellectuel européen»*, s’ajouta celui de la terre de Chinon où rien n’avait changé depuis son temps : *«Les noms sont toujours là, bien vivants, et vous pouvez vous offrir un pique-nique dans le même pré planté de saules où Gargamelle souffrit d’une indigestion de tripes [...] pendant que son mari discutait et buvait le coup avec ses voisins et amis.»*

La même année, il publia le recueil de nouvelles ‘‘Objets perdus’’ où on trouve : ‘‘Objets perdus’’, ‘‘Arrangement pour le théorbe’’, *La fortune des girouettes*, ‘‘Jean sans terre’’, ‘‘Les grives du Parthénon’’, ‘‘La composition de calcul’’.

‘‘Les insulaires’’

(1950)

Nouvelle

Nous voyons le foyer d’une famille très désuète qui, menacée par l’urbanisme et la démolition, lutte pour ses vieux murs et ses punaises, et triomphe enfin dans une apothéose de l’îlot insalubre.

Commentaire

La nouvelle parut dans "Oeuvres libres" n° 46 (mars 1950).

Elle fut reprise dans le recueil '*La bête mahousse*'.

En 1979, une adaptation, réalisée par Gilles Grangier, avec Jacques Dufilho, Odette Laure, Véronique Delbourg, etc., fut présentée à la télévision.

"Un homme perdu" (1950)

Nouvelle

Un aviateur est tombé dans la forêt équatoriale où, quinze ans plus tard, une expédition tente de le retrouver. On croit le reconnaître dans la personne d'un chef indien, mais il est impossible de rien tirer de cet homme et, tout compte fait, les sauveteurs ont le bon goût de ne pas insister.

Commentaire

La nouvelle fut inspirée par la mésaventure de l'aviateur états-unien Alexandre Bentley qui s'était perdu en Guyane.

Elle parut dans "Les amis de l'originale".

Elle fut reprise dans le recueil '*La bête mahousse*'.

"Trafic de chevaux" (1950)

Nouvelle

Au terme d'une traversée mouvementée, un ingénieur de bonne famille entrevoit avec sérénité une carrière d'escroc.

Commentaire

«*Je vous ferai grâce de la description*», déclare le narrateur, alors qu'il annonçait une effroyable tempête à bord du "Star of Ontario".

La nouvelle fut publiée dans "Le Mercure de France" de décembre 1950.

Elle fut reprise dans le recueil '*La bête mahousse*'.

"La chambre du bourreau" (1950)

Nouvelle

Ce sont des souvenirs d'enfance en hommage à la lampe Pigeon.

Commentaire

La nouvelle parut dans "La Revue de Paris" de mai 1950.

Elle fut reprise sous le titre "*Enfantillages*" dans le recueil '*La bête mahousse*'.

‘La bête mahousse’

(1951)

Nouvelle

Une grosse bête, menacée par l'assèchement de son marais, descend le cours de la Seine aussi discrètement que possible et va rejoindre le Serpent de mer.

Commentaire

On a pu voir dans la «*bête mahousse*» un dragon qui incarne la pérennité du pays, sa mémoire, autant dire son identité.

La nouvelle parut dans "Oeuvres libres" n° 59 (avril 1951).

Elle fut reprise dans le recueil ‘*La bête mahousse*’.

“Bande à part”

(1951)

Roman

En 1944, au maquis, où se mêlent paysans de la région et anciens tirailleurs kabyles dirigés par le sergent Jacques Perret, seul Parisien parmi eux, des camarades, Paulard Gaston le montagnard taciturne, Pierrot le truand, Augustin, Carlu, Ramos le vieux carrier, Saïdi, Princepied le motard chargé de la liaison entre les groupes, vivent ensemble de petites aventures sans grand éclat, parfois cocasses, parfois mortelles, dans l'atmosphère souvent exquise, quelquefois douteuse, d'une fraternité à l'état brut qui est le privilège du soldat, surtout s'il est irrégulier, surtout quand, aux yeux mêmes de la dissidence, il fait «*bande à part*». Se prétendant «*poliquement neutres*» mais «*militairement organisés*», isolés, ils se battent moins en fonction d'idées généreuses que pour eux-mêmes. La fin de la guerre se passe en cantonnements dans des villages, en marches et mouvements incessants (l'ascension du col de la Grand'Buze), en regroupements et en dispersions en vue de préparer des opérations qui le plus souvent tournent court (mais il y a tout de même le coup de main sur la Kommandantur installée à l'hôtel du Cheval Blanc), ces joyeuses et quelquefois tragiques aventures, mi-réelles, mi-rêvées, étant menées tambour battant. C'est lors de l'une de ces opérations, une embuscade tendue à un petit convoi en retraite, que tombe sous le feu des Allemands qui crient : «*Terrorist !*» Ramos, en gardant à jamais son secret.

Commentaire

Jacques Perret poursuit ici l'oeuvre entreprise avec ‘*Le caporal épinglé*’ : rendre compte des réalités de la guerre dans leurs plus simples expressions en s'intéressant moins à lui qu'à ses compagnons d'armes, que les paysans qu'ils côtoyaient appelaient les «*zigotos*».

Il fit une peinture à la fois tendre et ironique de la vie, au jour le jour dans le maquis, d'hommes qui n'étaient ni des héros ni des truands, mais des combattants déterminés et loyaux, animés de «*la petite ivresse de conduire un jeu rare*», se battant pour «*retrouver les vieux sentiers de l'école buissonnière et s'y payer une bonne partie entre copains*», qui tissèrent silencieusement face au danger des liens profonds tout en gardant leur franc-parler de soldats. Il étudia les personnalités naïves et bonhommes de ces «*bons zigues si polis, si peu méchants, si couillons même*», celle de Ramos l'intrigant particulièrement, toute la dernière partie lui étant d'ailleurs consacrée. Ce carrier inculte et civilisé, à la sagesse d'augure, qualifié de «*courtois pèlerin*», de «*voyageur de fortune attentif à payer l'accueil de toutes les bonnes manières de son cœur fraternel*», de «*truand de bon aloi*», apparaît insensible aux canons de la logique, entretient un rapport mystique avec la nature où il décèle des signes et des présages ; possédé, à la façon d'Alexis Zorba, par un génie qui transforme

le quotidien en exceptionnel, il semble se trouver «*de plain pied avec la chanson de geste*» et «*l'exploit mythologique*», et demeure à la fois attachant et insaisissable pour Jacques Perret.

Par cette «*stèle sans inscription déclamatoire*» dressée à la fraternité, il essaya de protéger la mémoire de ses camarades, voulut débarrasser la Résistance des poncifs qui l'encombraient car, à la Libération, on a d'abord chanté abusivement trop de héros douteux, tandis qu'ensuite, on ne s'est plus gêné pour n'y voir qu'un ramassis de bravaches ou d'escarpes. C'est que l'anticonformiste qu'il était ne fut pas un champion très orthodoxe de la Résistance, et on ne put le soupçonner de stricte obédience aux dogmes de la Libération. Il fit d'ailleurs paraître un peu, en comparant ses personnages aux guerriers légendaires que furent les chefs gaulois, mérovingiens ou carolingiens, un monarchisme, qui était peu en accord avec les opinions de l'époque, nuançant toutefois d'ironie ses convictions passionnées : «*Comme à tout le monde il m'arrive de juger la guerre absurde, mais devant un chromo du genre "Dernières cartouches" ma raison flageole*». Le livre n'est donc pas un pamphlet ; pas davantage un document qui puisse retenir quelque peu un historien sérieux ; mais, avant tout, un recueil de souvenirs, un témoignage romanesque à rapprocher des «*Combattants du petit bonheur*» d'Alphonse Boudard, et un chant de fraternité parfois pessimiste.

L'écriture vive et pittoresque, avec ses phrases qui jouent à plaisir sur les changements de registres et les formules à l'emporte-pièce, ses dialogues et ses descriptions détaillées, se révèle à la fois comique et acerbe. Calembours et expressions populaires émaillent un récit aux allures de conte.

Le roman obtint le prix Interallié, et c'est avec lui que Jacques Perret accéda réellement à une manière de notoriété dans le grand public.

Jacques Perret, profitant de la manne que lui valut son roman, se lança dans une nouvelle aventure avec l'achat d'un voilier, «*sloop à tape-cul de 7,80 mètres doté de deux mâts*», avec lequel il fit des croisières pleines de fantaisie. Et, les grands espaces d'Amérique s'éloignant dans son imaginaire, pour disparaître presque définitivement, il allait plutôt arpenter l'espace maritime qui lui faisait oublier une terre trop oublieuse des valeurs qui lui étaient chères.

En 1951, il fit paraître le recueil de nouvelles «*La bête mahousse*» où on trouve «*La bête mahousse*», «*Un homme perdu*», «*Les insulaires*», «*Trafic de chevaux*», «*Enfantillages*».

«*La mort d'un vélo*» (1952)

Nouvelle de quarante pages

Jacques Perret raconte comment, alors qu'il se déplaçait à vélo, il faillit passer sous un autobus, se retrouva «*derrière les vapeurs bleuâtres d'un échappement d'autobus*». Après un brusque arrêt de la circulation, «*le vélo disparut sous le marchepied... un incident somme toute banal... il en ressortit un objet croûteux et pâle, je vous passe les horribles détails... Croyez bien qu'il est mort sur le coup, une belle fin pour un vélo de cet âge*».

Commentaire

On voit, dans «*Le caporal épinglé*» qu'au camp, en Allemagne, Jacques Perret a indiqué, parmi ses professions, celle de «*cycliste*» !

La nouvelle parut dans «*La revue de Paris*», en mai 1952.

Elle fut reprise sous le titre «*Le vélo*» dans le recueil «*Le machin*».

‘Enquête sur le machin’
(1952)

Nouvelle

Marcel Ledieu, concierge de la rue Belle-Venette, a découvert dans l'héritage de sa vieille tante un objet bizarre : un drôle de machin qui se refuse à révéler son nom et son usage. Voulant tirer la chose au clair, il entreprend de laborieuses recherches, d'innombrables démarches avec l'aide d'un locataire qui s'intéresse vivement à ce problème d'un nouveau genre. Finalement, le machin dévoile son nom. Il s'agit d'un «*vistemboir*». Mais qu'est-ce au juste? Les deux compères, fatigués, réussissent cependant à trouver un compromis qui met une fin honorable à l'enquête, sans les délivrer tout à fait de leur obsession.

Commentaire

La nouvelle parut dans “La Revue de Paris” de novembre 1952.
Elle fut reprise sous le titre “*Le machin*” dans le recueil “*Le machin*”.
En 1973, une adaptation réalisée par Armand Ridet, avec Louis Bugette, Maurice Lebe, Tsilla Chelton, etc., fut présentée à la télévision.

“Mutinerie à bord”
(1953)

Roman

Lors de l'expédition du Mexique lancée par Napoléon III, les régiments de zouaves subissant de graves revers, on décide, pour leur remonter le moral, de leur faire porter une cargaison de vin rouge. Et le “*Foederis Arca*”, commandé par le capitaine Richebourg, appareille de Sète avec un équipage d'ivrognes. Mais ils se mettent à vider les bouteilles, ce qui conduit à un naufrage.

Commentaire

Dans ce livre malin au charme désuet, les personnages loufoques sont croqués en deux phrases, car le style est alerte, plein d'une gouaille subtile, la narration est trépidante. Si Jacques Perret se refusa à la parabole, il livra du moins un contre-exemple éloquent à l'apologie moderne de la révolte pour la révolte. Celle évoquée ici n'est que bêtise ivrogne, criminelle et suicidaire, et ses rouages s'avèrent parfaitement détaillés : une surchauffe d'instincts grégaires et sauvages.

Avec un plaisir d'écriture rare, il déploya une infinie richesse de termes de marine qu'il justifia ainsi : «*On peut toujours prévoir qu'un petit nombre de lecteurs initiés s'amuseront à critiquer le bien-fondé de tels mot ou locution de métier. Je ne pense pas en avoir abusé. Pour ma part, même enfant, ces mots-là ont fait plus souvent rêver mon ignorance que gêné ma lecture. [...] De toute manière, s'il faut y aller d'un glossaire pour mon histoire, j'en demanderai un pour tous les ouvrages publiés ou réédités, qu'ils soient de philosophie, de religion, de sport, de politique ou d'imagination. Il n'en est pas un où quelques mots et tournures ne réclameraient un peu de lumière pour le commun des lecteurs, au risque de les priver de la poésie du malentendu.*»

Lors de la réédition en 2006, dans sa préface, Erik Orsenna écrivit : «Prenez la mer, prenez surtout langue avec ce monsieur Perret. Vialatte l'a aimé. Ce n'est pas un hasard. Avec Marcel Aymé et quelques autres, ils ont, à chaque phrase, fêté notre langue. Pour cet inestimable cadeau, qu'ils soient bénis. C'est-à-dire, plus laïquement, lus et relus dans les siècles des siècles.»

“Histoires sous le vent”
(1953)

Recueil de nouvelles

Il s’y trouve “Viva Gonzalez !”, “Un général qui passe” et “Le cheval de grâce”, ainsi que :

“L’amateur de papillons”

Nouvelle

Un vieux bagnard gracié, devenu entomologiste passionné dans le pays où il a purgé sa peine, chasse les papillons splendides de ce climat merveilleux, les prépare, les conserve, les vend, se compose une petite fortune avec ces ailes dont lui, longtemps prisonnier, arrête l’essor pour les « épinglez » en une mort qui prolongera leur beauté. Ce vieux bonhomme pacifique émerveillé par la beauté de ses papillons cache, sous sa bonhomie apparente et ses goûts de zoologiste, ses vieux instincts. Et, un jour où il chasse en forêt, au filet, les insectes-pierreries, il voit qu’un de ses camarades l’a précédé, grimpé sur une petite plate-forme dans les arbres d’où l’on organise lumière et pièges, et le paisible amateur, sans hésitation, abat le confrère d’une balle (car il n’est jamais sans armes), le tue proprement et s’empare de son butin abondant en insectes rares. Nul n’ira chercher en ces forêts inextricables le bonhomme mort. L’amateur revient à sa case sans remords et sans être inquiet. Mais le narrateur, qui se croyait ami de ce savant bagnard absous et bien considéré, lui a ravagé ce butin ailé afin qu’il soit au moins puni en secret, ce qui ne l’empêchera pas d’avoir peu après sa grâce totale et sa liberté.

“La mouche”

Nouvelle

Dans la baie de Zacatucan, se livre une partie de cartes homérique qui se solde par le vol impertinent, interminable, d’une mouche.

Commentaire

Le sujet de la nouvelle fut repris dans le film d’Henri Verneuil “Le mouton à cinq pattes” (1954) pour l’épisode d’Étienne le loup de mer, un des quintuplés qui furent tous interprétés par Fernandel, film auquel Jacques Perret collabora.

“Vêpres indiennes”

Nouvelle

Durand, qui a une forte personnalité, prend sur un rocher, en pleine forêt guyanaise, la posture de Victor Hugo à Guernesey.

‘‘Une belle figure qui s’en va’’

Nouvelle

Commentaire

On remarque ce passage où, un crépuscule tropical étant «*un peu grandiloquent*», trois matelots partagent l’avis du narrateur et «*sont assez blasés sur ces questions de couchers de soleil et de pompes célestes.*»

‘‘L’aventure en bretelles’’

Nouvelle

Pastoret est un prospecteur qui porte faux col et bretelles, mais qui, entre autres exploits, réussit à remettre au travail les canotiers qui refusent de ramer, ce que ne pouvaient faire quelques aventuriers états-uniens, en récitant à ces indigènes subjugués des alexandrins tirés d’*‘‘Andromaque’’* :

«Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix
Souffrez que j’ose ici me flatter de leur choix.»

‘‘Le mégot’’

Nouvelle

La présence inexplicable d’un mégot sur le sol vierge de la Guyane provoque une pseudo-enquête policière.

Commentaire sur le recueil

Dans ces originales, pittoresques, amusantes et savoureuses nouvelles, inspirées par les aventures exotiques qu’il connut en sa jeunesse, en particulier son expérience de chercheur d’or en Guyane et de matelot sur des cargos pourris en mer des Caraïbes, dans ces drames plus ou moins cocasses, Jacques Perret montrait la richesse d’un style mis au service d’un humour pince-sans-rire. On y trouve des sortes de parodies des récits d’aventures «western» de Gustave Aymard.

Dans cette substance humaine d’aventures, le burlesque s’oppose à une profonde connaissance de certains êtres et de la singularité des destins et des sentiments.

‘‘Bâtons dans les roues’’

(1953)

Recueil de chroniques

Jacques Perret y aborda de nombreux thèmes : la boxe, les soucoupes volantes, le scrutin à deux tours, fit des appels fréquents à Mérovée, invoqua le témoignage des chandelles, se référa aux aurochs, déclara que le char du progrès n’est plus maître de sa course et que c’est pourquoi il s’amusa à lui mettre des bâtons dans les roues.

Commentaire

Dans cette succession de notes qui s'enchaînent avec maestria et qui sont de véritables pamphlets, Jacques Perret laissa s'épanouir sa verve naturelle et, affirmant sa foi dans les causes perdues, se montra nettement rétrograde : «*Les enfants terribles, on les fait passer de la psychanalyse à l'opothérapie et à l'électrochoc, on les conduit de neurologues en psychologues jusqu'au jour où un médecin marron mais génial ayant fait le tour de la thérapeutique moderne, prescrira un traitement judicieux à base de fessées. Sous son apparence médiévale le remède se situe en réalité à l'extrême pointe du progrès. En effet, dans une petite élite encore clandestine se ferait jour une tendance à reconsidérer l'immémorial axiome relatif aux innombrables fessées qui se perdent, à tous les âges de la vie et sous toutes les latitudes.*»

Au moment de la guerre d'Algérie, fidèle à lui-même, Jacques Perret, qui n'acceptait pas la décolonisation, s'engagea activement dans la défense de l'Algérie française.

‘La belle virée de Michucaco’

(1954)

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle parut dans "Œuvres libres" n° 100 (septembre 1954).
Elle fut reprise sous le titre "La virée" dans le recueil "Le machin".

“Cheveux sur la soupe”

(1954)

Recueil de chroniques

‘Le pique-nique’

(1954)

Nouvelle

Commentaire

La nouvelle parut dans "La revue de Paris" de décembre 1954.
Elle fut reprise dans le recueil "Le machin".

En 1955, Jacques Perret fit paraître le recueil de nouvelles "Le machin". On y trouve "Le machin", "Le vélo", "Le pique-nique", "La virée", "Le cartable". Il y avait convoqué des souvenirs sentant bon les chemins de l'enfance, ou a construit des histoires, en nous invitant à voir dans ce recueil une «*petite suite pour mirliton, violoncelle et timbale*».

‘‘La mort de Maximilien d’Autriche’’
(1955)

Pièce de théâtre

Commentaire

La pièce allait être, sous le titre de ‘‘Maximilien’’, diffusée par la R.T.F. en 1957 et rééditée en 1964.

‘‘Salades de saison’’
(1957)

Recueil de chroniques

Commentaire

Il s'agit d'une espèce de dictionnaire qui nous mène d'«Ablette» et «Abricot» jusqu'à «Vandalisme» et «Zingueur» en passant par «Cancres», «The Pif» et «Serpents à plumes». On y trouve un peu de tout : des réflexions, des histoires drôles, des aphorismes, des canulars, des pensées et maximes ; ce que l'auteur appelle des «*chapitres, morceaux, pièces, couplets, thèmes, apostrophes, chants, tirades et mouvements divers*». Tout cela dans un désordre savoureux, malgré cette apparence d'ordre que constitue l'arbitraire du choix alphabétique, et que l'auteur, laissant s'épanouir sa verve naturelle, bouscule d'ailleurs lui-même bien vite, une idée, une image en entraînant une autre. D'ailleurs, il achève ce recueil sur un articulet intitulé «Happy end», où il avoue : «*Nous n'irons pas plus loin, je ne suis plus maître de ma salade, je la sens qui me monte à la tête, un accident est si vite arrivé.*»

‘‘Rôle de plaisance’’
(1957)

Roman de 300 pages

Le narrateur, capitaine d'un voilier, le ‘‘Matam’’, et son matelot, Collot, son habituel compagnon de voyages en mer, décident de partir d'Honfleur pour atteindre Santander. Mais ils passent beaucoup de temps à des discussions, à des préparatifs, se faisant ainsi livrer, sur une brouette, quarante-neuf bouteilles de vin et de rhum. Surtout, ils hésitent à cause du mauvais temps. Enfin, ils sortent du port, mais restent longtemps en panne dans la baie de Seine, où, dans le brouillard qui sent l'oignon, ils méditent sur l'avenir des méduses et sur «*l'humeur de la Manche*». Quand ils peuvent repartir, ils mettent le cap vers le nord, les îles Scilly, mais se servent alors un «*ponche*». Finalement, ils ajournent Santander et ont bien du mal à entrer dans le port de Cherbourg.

Commentaire

(la pagination est celle de l'édition originelle)

Le récit de cette croisière avortée est donc, plutôt qu'un roman d'aventures, une histoire comique. Le courage est évidemment affirmé («*À mon avis, il est déjà honorable de concevoir le pire quand on se trouve au mieux et il y a même un commencement de vertu à souhaiter le froid quand on est au chaud ; mais nous ne sommes pas, Collot ni moi, de ces petits vantards de bistro qui défient les dragons du fond des moleskines pour s'évanouir en mettant le nez dehors ; et si d'un canapé douillet nous semons la tempête, nous savons récolter le cyclone dans le creux d'un coquepit.*» [page 28]), le danger est envisagé («*À votre insu, le bateau peut traîner sous lui un monstre à ventouse, un triton*

sucreur d'étoupe, un massif de sargasses, une colonie d'huîtres perlières, une cuisine de bigorneaux, un vieil espadon fiché ou même une portée de matamousets, navicules en bas âge accrochés à la coque maternelle.» [page 165]), mais ce sont des imaginations que n'autorise pas la croisière envisagée, et qui n'est pas réalisée !

On songe à *'Don Quichotte'*, et les rapports entre le capitaine et le matelot sont en effet un peu ceux de l'hidalgo et de Sancho Pança («*Collot est indulgent, exorable et longanime, c'est vrai, mais sa vie est traversée par une douzaine de bêtes noires, les unes énormes, les autres cornues, sans compter les bestioles apparentées.*» [page 238]). Mais il ne faut pas oublier le passager clandestin ou l'homme invisible sur lequel ils peuvent déverser leur mauvaise humeur, leurs sarcasmes, leurs blâmes, enfin toutes les gentillesques qu'ils n'osent s'adresser : comme Perret a égaré, nous dit-il, son journal de bord, il peut l'accuser de le lui avoir volé. Invention cocasse, qui sert à supporter les ennuis et les coups du sort que ce pantin fantôme accepte et ne rend jamais.

Ils consacrent beaucoup de temps à leurs libations : *«Le ponche, il faut le préparer, manipuler des bouteilles, sortir les verres, doser rhum et sirop, agiter le mélange pour l'éclaircir. C'est une composition élaborée qui veut du savoir-faire, des intentions, de l'amour et du doigté, une certaine initiation aux prestiges du rhum avec un soupçon de délire caraïbe de telle sorte qu'à la première lampée, votre palais puisse établir la filiation avec les principaux rhums et tafias du répertoire : rhum du boujaron d'ordonnance, tafia des cyclones conjurés, rhum aux violons des collations amirales, tafia des branlebas, rhum truand et rhum d'apothicaire, tafia du gouverneur sous péristyle en or, rhum des hamacs, tafia de hune, rhum des brelans en tabagie, tafia vomis sous le pavillon largué, rhum fumant des amputés à l'égoïne, rhum des matins tremblants et des liesses faraudes, rhum des traîneaux arctiques, tafia des radeaux torrides, rhum de la Bérésina, tafia du visage pâle flambeur de Sioux, rhum aux chandelles des contrats flibustiers, rhum de gentilhomme et tafia de galapia, rhum à baba, tafia de bordel à canonier, rhum de la Saint-Louis, tafia des funérailles en sac sous le vent de la brigantine, rhum à rafraîchir dans le sillage des pirogues, tafia de boucan, de bivouac et de baptême, tafia des noyés, tafia des comptes réglés au feu des pépites, rhum des bonnes sœurs équatoriales, rhum de sac et de corde, rhum de miséricorde et tafia béni des agonisants, rhum d'hospice, tafia pipé à fond de cale, rhum en bidon de fer pour les offensives d'hiver, rhum en cristal, rhum en calebasse, rhum planqué en paille et rhum d'épave en baril flottant, rhum anniversaire des capitaines défunts, tafia crépusculaire des délires insulaires, tafia de la Jamaïque et rhum de la Mouffetard.»* (pages 172-173).

Plus tard, Collot propose de prendre un verre de rhum, et de nouveau se déploie l'éloquence : *«Je prends le verre, soit, mais non sans blâmer sévèrement une telle impatience à épuiser nos provisions comme si l'escale était pour ce soir et le sémaphore en vue. Ô divine inconséquence ! Ô immuable nature de la soldatesque insouciant et du souque-misère de misaine ! Ô sacré foutu matelot à travers les âges ! Ô cambuse au péril des mirages ! À la seconde même où nous envisageons cette escale aux Sorlingues... et où sont-elles après tout ces îles à dormir debout... eh bien ça y est, voilà le matelot qui tape dans le rhum comme si le port était là avec ses bars et ses chipechandeliers.*

- Ne vous énervez pas capitaine. Il y a malentendu.

- Je dis une chose matelot, c'est que nous allons aux Sorlingues pour faire du chanvre, et pas du rhum.

- Entièrement d'accord capitaine, mais ne faut-il pas respecter la morale des anciens ?

- ???

- Au sortir de la cape, à ras bord le hanap.

Rien à dire à cela, sauf que l'authenticité du distique me semble suspecte ; mais comment le prouver ? Ce n'était pas la première fois que le matelot me balançait des dictions à l'appui de ses débordements. Il a dû comprendre que je ne suis pas insensible à l'autorité de la rime qui donne à n'importe quelle ânerie l'accent des vérités éternelles. En réalité je me demande si, pendant les quarts de nuit, Collot ne forge pas laborieusement de faux proverbes millénaires pour me soutirer des ponches indus. Je riposte :

- Cassé la balancine, adieu la chopine.

Il réplique :

- À douleur de gréement, bon tafia jamais ne ment.

Je me concentre une minute et je rétorque :

- Jusqu'à Santander ne remplis ton verre.

- Imprudence ! Il n'est bon vin qui ne se pique en mer cantabrique.» (pages 227-228).

Les deux compères se livrent à d'incessantes digressions, par la tendance qui est signalée ainsi : *«Quelquefois, c'est le matelot qui raconte comment un jour il a connu un gars et, de loin en loin, pour mémoire, sous l'inspiration de notre solitude orgueilleuse, c'est un appel au grand cachalot célibataire avaleur de sécurité sociale, un trémolo funèbre aux commodores de l'Occident gâteux, une invocation au bras vengeur de Pharamond premier roi de France et des tripes à la bonne franquette, mais, en général, nous parlons bateau.» (page 120).*

Ils se perdent en discussions préparatoires : *«Si parer c'est prévoir, nous sommes doués, Collot et moi, d'une belle faculté de prévision. Nous luttons de prévoyance. Tous nos entretiens, à la ville comme au port, au foyer comme au mouillage, sont émaillés de locutions préparatives telles que : il faudra penser à ceci, n'oublions pas d'acheter cela, il sera utile de fabriquer tel machin, voilà quelque chose que nous devons faire sans faute, il faudra se procurer ce truc-là. Nous parlons au futur, comme de juste, sans ménager le verbe falloir, verbe autoritaire, strict, et dont la forme impersonnelle atténue heureusement les effets. Nous tirons également beaucoup de satisfaction de la formule : yaka. Certes, l'invention n'est pas de nous. Il s'agirait d'une contraction magique de la tournure grammaticale : il n'y a qu'à. D'où qu'il vienne, je connais peu de gens assez forts pour mépriser les avantages du yaka. Poli et mis au point au cours des âges, ce yaka est sans doute un des maîtres-mots du génie français ; il a tempéré nos mœurs et guidé notre histoire, résolu maints problèmes domestiques et présidé aux conseils de l'État. Personne, à ma connaissance, n'en fait usage avec autant de maîtrise que le matelot. Il ne craint pas, en effet, d'attaquer les plus gros problèmes au yaka. Si j'expose la nécessité d'un travail important, la coque à gratter, ou si j'évoque un cas dramatique, la rupture du grand mât, Collot réplique d'un yaka et tout le labeur se ratatine au niveau d'un bricolage enfantin. C'est à la fois rassurant et déprimant. / Certains auteurs font remonter le yaka aux origines de la philosophie hindoue ; ce serait la dernière étape du sage avant le nirvana, et c'est un fait que, même sous nos cieux peu favorables aux avachissements sacrés, de yaka en yaka nous pourrions atteindre aux apathies suprêmes. D'autres soutiennent l'hypothèse d'un yaka hellénique. Selon eux, Hercule aurait appris de sa mère Alcmène le fabuleux pouvoir du yaka et chacun de ses douze travaux aurait été accompli à la faveur d'un traitement préalable au yaka. De toute manière, l'efficacité du yaka a été considérablement amoindrie par l'usage vulgaire et, dans certains cas, avili. À nous-mêmes, Collot et moi, il arrive de couper court à tel dialogue animé ou laborieux par cette grossière échappatoire : "Yaka se l'attacher à la portugaise, etc.", vous voyez le genre. Et voulez-vous me dire quel maître-mot, quel verbe souverain, nom d'or ou cabbaligramme résisterait à de si basses pratiques? D'ailleurs, avec l'expérience, je me fie un peu moins aux yakas du matelot. Arrivés à échéance, la plupart des problèmes résolus à coup de yaka dans l'euphorie du pousse-café prennent leur revanche. Revanche aussitôt contrée, il est vrai, par l'intervention immédiate et spontanée du yavaika, produit naturel du yaka, de telle sorte que ledit problème, coincé entre yaka et yavaika, s'évanouit dans le dérisoire ou se désagrège dans le fictif.» (page 74-75).*

L'aventure est submergée aussi par ce qui justifie le titre, le passage en revue :

- de différentes sortes de bateaux (ce qui entraîne des distinguos linguistiques : «quèche» pour «ketch», «yac» pour «yacht», «sloup» pour «sloop») ;

- d'éléments du bateau : «rouf» (pour «roof»), aussière, croc palanqué qui pourrait accrocher bien des choses : *«Nous pensions aux tortues de rencontre, aux baleineaux éventuels, aux requins de fortune, aux coelacanthes arriérés, aux pieuvres ampoulées, au cachalopathe isthmicole, au grand silure hellespontin, au macrosaure inqualifiable, à tous les monstres enfin de la génétique officielle ou romanesque, sauf bien entendu la baleine blanche qui perdrait son temps à défier le "Matam". Dans l'intervalle de ces captures, le croc palanqué avait mission d'amener à bord toutes sortes d'épaves telles que baril, coffre, balle d'indigo, caisse d'épices, cochenille en poudingue, vieille peau de sirène en mue, carlingue d'avion foudroyé, bouteille vide ou manuscrit en bonbonne, valise diplomatique, ambre gris, boîte de ration K, bâton flottant, cage à poules, cantine d'officier supérieur, œuf d'oiseau*

biligou, châsse de saint breton, noyé de haut lignage, écume de pipe amère, chapiteau de pierre ponce atlantide, vistamboir hydrofuge, dame-jeanne de tafia, piano à queue. Bref, il n'était objet lourd et tant soit peu flottant, inanimé ou vivant, négociable ou vain, tombé d'un sabord, surgi des abysses ou chu du ciel dont notre palan ne dût assumer la prise.» (page 59) ;

- de beaucoup de caractéristiques de la navigation : la signification d'«*amure de foc*» (pour laquelle est trouvé un «*médiocre filin un peu moisi, mais il ne faut pas se laisser intimider par le moisi. Une chance : le filin était prêt à servir car il portait une cosse dont la rouille avait bouffé un peu de chanvre, en échange de quoi cet oxyde de chanvre donnait une heureuse impression de soudure et d'adhérence intime comme si la fibre eût conclu avec le fer un rassurant protocole de symbiose*»), «*aussière*», «*cape*» (et «*les premiers effets d'une berceuse à la cape*»), «*loch*», «*prendre un ris*», «*l'ancre flottante et volante*» ; la mise au point sur le vent arrière, sur les différentes façons d'échouer ; la distinction entre la brise de terre et la brise de mer, entre la ficelle et le filin, entre la corde et le cordage, avec un débat sur le chanvre et le nylon, le nœud (son apprentissage, sa mystique, ses perversions) ; la crainte des fuites («*D'où qu'elle vienne, l'eau qui entre dans la cabine fait une mauvaise impression. Quand on sait tout le funeste attrait que la mer éprouve pour les intérieurs de coque, la moindre eau qui suinte ou qui sourd vous donne un malaise, et la nostalgie de l'étanche peut tourner à l'obsession maniaque.*»).

Le livre, qui ne s'appelle pas pour rien «*Rôle de plaisance*» et qui a été écrit à une époque où ce loisir commença à intéresser les Français («*Ces quelques vérités m'ont paru bonnes à rappeler à une époque où la plaisance recrute principalement dans les couches cartésiennes de la population*» [page 234]) devient ainsi un véritable manuel sur la plaisance dont la lecture devrait être obligatoire pour tous les apprentis skippers. Mais ils y apprendraient surtout l'usage du «*pifomètre*», cet instrument «*strictement personnel, inaliénable, consubstantiel à l'individu et inutilisable par autrui*».

Souvent, les digressions permettent à Jacques Perret d'exprimer ses idées :

- linguistiques, les mots étant constamment évalués, soupesés.

Le palan pourrait être appelé «*palanquin*», «*caliorne*» ou «*bredindin*» : «*Dire caliorne et bredindin, c'est agréable en soi. Même si vous n'avez de votre vie, touché ni vu la moindre caliorne ou le pire des bredindins, même si vous prenez caliorne pour antilope équatoriale et bredindin pour ouvrage de dame, même enfin si vous refusez toute image, vous pouvez jouir de l'ineffable musique de caliorne et bredindin. Or, nous avons, ici, la chance de faire coïncider le mot sous la langue et la chose sous la main. Ça n'arrive pas tous les jours. Soubrette par exemple et pistole sont des mots charmants, c'est une affaire entendue, mais la conjoncture qui les rend palpables dans leur objet ne survient pas tous les matins.*» (pages 61 et 62).

Un «*machin*» n'ayant pas de nom, le narrateur se dit : «*C'est un élément du pont, un passavant transversal en quelque sorte, mais la quelque sorte répugne au marin. Je me suis laissé dire que les Anglais appelaient la chose un "deck-bridge", mais cela ne fait qu'embrouiller la question et ce n'est pas là un mot qu'on puisse introduire sans malaise dans la conversation quotidienne.*» Son matelot lui rappelle : «*Vous seul détenez à bord le pouvoir de nommer les choses innommées*». Il admet que «*des mots chômeurs, ce n'est pas ce qui manque, une foule de mots dans le besoin qui attendent leur objet et se languissent d'une forme. La charité est mal faite. Vous pensez à nommer les choses, mais il faut aussi choser les mots. [...] De but en blanc, je propose quelques mots pour la chose qui nous intéresse : le bidoire, le foutrinque, l'escabanc, le saut-d'arouf, le traversoncq, le fouindrail, le pont-à-péqueu, le bufin. Il faudra, bien sûr, en discuter à loisir, tâter les échos, se plier au processus d'amarrinage et surseoir au baptême.*»

Un grand développement est consacré au mot «*échouer*» : «*Je n'ai pas à vous révéler ici combien de fois j'ai échoué au cours de mon existence et dans toutes les conjonctures où le verbe échouer a un sens. Me voici encore dans l'obligation d'ergoter sur les mots. Si nous échouons au baccalauréat, il s'agit d'un échec. Si nous échouons à la côte, il s'agit d'un échouage ; lequel échouage peut, il est vrai, survenir comme une mauvaise surprise et prendre tournure d'échec, mais il peut également se présenter comme une opération volontaire et menée de façon à pouvoir dire qu'échouer c'est réussir,*

alors que, si nous échouons au baccalauréat, ce n'est presque jamais en conclusion d'une manœuvre habilement conduite en vue de l'échec, si bien qu'un homme ayant passé avec succès la dernière partie de son baccalauréat et se trouvant, par le fait, dégagé des bancs de l'école, n'est pas exempt d'échouer lamentablement sur un banc de sable et précisément à bord d'un bachot. Tout cela pour souligner à quel point le verbe échouer est ambigu, avec des acceptions heureuses ou malheureuses et toute une gamme de nuances d'après son emploi transitif, intransitif ou réfléchi. Ce n'est pas que je veuille à toute force introduire la grammaire en plus du matelotage et de la navigation dans la formation du parfait plaisancier, mais dès qu'il s'agit de mer et de bateau il faut, répétons-le, faire très attention aux mots qui, traités avec négligence, vous conduisent de l'impropriété des termes au cafouillage, à l'avarie et à la mort.» (pages 164-165)

- politiques, l'écrivain ne manquant pas de «vitupérer l'époque» (comme disait Aragon) : «Le cinéma, le magazine et la radio ont répandu une espèce de facilité pathétique, et le sens du drame en est sottement vulgarisé. C'est peut-être un phénomène de démocratisation qui fait les héros à meilleur compte et les tempêtes promues sans frais.» (page 30). Cette allergie à la démocratie se fait jour encore dans cette discussion sur les méduses :

«- Savez-vous que la méduse est composée pour 99,9 % d'eau de mer?

- On dirait un scrutin de démocratie populaire.

- Rien à voir. La nature et la démocratie ne se rencontrent jamais.

- Offenserais-je la nature en lui demandant de quoi est fait le 0,1 % qui reste une fois la méduse essorée? Ne serait-ce pas la minorité agissante?

- N'accordez pas prématurément aux méduses la maturité politique. Non, ce zéro virgule un pour cent est composé tout bonnement d'extrait de méduse, de principe de méduse, d'idée de méduse, de nécessité de méduse, de volonté de méduse, d'idéal de méduse, de vocation de méduse, de ...

- Compris: 99,9 % d'eau de mer et 0,1 % de boniment.» (page 99).

Il rapporte qu'au temps de la guerre froide des bateaux furent achetés par des gens qui pensèrent que «le même ouragan qui drosserait les Barbares dût les pousser vent arrière jusqu'aux bords fleuris des démocraties tutélaires.» (page 279).

Il fustigea aussi des usages langagiers imposés par les «penseurs pilotes» : «Pour écrire ou parler sérieusement de n'importe quoi, ils ont imaginé de placer le sujet sur un plan, de telle sorte qu'il devient plan lui-même ; une fois aplani, ils en font ce qu'ils veulent. Citons, au hasard, le plan démocratique, le plan sportif, le plan économique, le plan électoral et le plan humain très en faveur chez les Occidentaux pour son aptitude à rehausser tout autre plan sans tirer à conséquence. Depuis qu'il s'est fait plan, l'homme, si difficile et si encombrant de nature, se laisse manier gentiment comme une figure abstraite. Vous le passez au laminoir, il en sort infiniment aplati, sans épaisseur notable, illimité par définition et vous vous installez dessus comme sur un tapis volant ; vous n'avez plus alors qu'à planer sur votre plan à travers tous les azimuts de l'indéterminé car, bien entendu, vous ne vous êtes pas embarrassé de chercher les trois points qui déterminent un plan. Je n'ai pas, vous le savez, assez de mathématique pour dénoncer pertinemment le scandale, mais il appartient à la Chambre syndicale de la géométrie de nous dire si ces procédés frauduleux ne mettent pas en péril notre espace lui-même et, en ce cas, constituer sans délai un comité de vigilance. / Revenons à notre point. Ce mot fournit donc, lui aussi, à nos penseurs pilotes, un instrument de connaissance très apprécié. Tous les matins, les frégates et midchipes de l'opinion se proposent à faire le point de ceci ou cela, de la sécurité routière, des arbitrages de M. Nehru ou du marché commun. Pour peu qu'ils se placent alors sur un plan pour faire ce point, nous voilà solidement rassurés sur la conjoncture et galvanisés dans la rigueur objective. Pour faire le point de la question arabe, par exemple, on calcule la hauteur du soleil couchant sur La Mecque, d'après l'heure du thé à Greenwich, corrigée par le niveau de vie au Hedjaz et compte tenu de la déviation Mendès au méridien du patronat. Ceci fait, il n'est plus qu'à prendre l'alignement du derrick de Mossoul par la face ouest du congrès socialiste ou bien la colonne de Juillet par le clocher de Saint-Séverin et en route, nous voilà parés pour embouquer le chenal de l'Histoire et ses confortables vasières. / Le détournement des locutions nautiques au service de l'information politique n'est pas considéré comme un délit et nous savons que le législateur a toujours

montré beaucoup de mansuétude à l'égard des trafics de langage et des corruptions de vocabulaire. Le public, de son côté, ne réagit plus à aucune sorte d'abus de confiance. Seul, un petit nombre de maniaques intégristes aimerait envoyer aux galères les fraudeurs qui, sous prétexte de sens figuré, défigurent outrageusement le sens propre. C'est ainsi qu'on trouve encore des éditorialistes pour nous faire croire que la République se gouverne comme un voilier, avec un capitaine, un gouvernail, un homme de barre, etc. Pour peser le ridicule, renversez l'image et faites appareiller le trois-mâts au scrutin à deux tours avec apparemment des ballottés et réunion du congrès de bâbord pour venir au lof. Immémoriales évidences. Je m'étonne toujours que les doctrinaires de la démocratie s'obstinent à faire usage d'un jargon marin qui ne peut susciter que des vocations réactionnaires. Je m'étonne davantage que l'Amicale des capitaines au long cours n'ait encore déposé aucune plainte sur le bureau de la Commission des métaphores.» (pages 263-265).

- morales, Jacques Perret ne manquant pas d'ironie clairvoyante : *«La psychanalyse à longue portée qui se penche sur les nourrissons et rattache le coq-à-l'âne du vieillard aux obsessions de la vie intra-utérine, est encore mal informée des complexes noués à loisir dans le berceau marin par le protozoaire ancestral.»* (page 63) - *«Le pire imprévu a toujours un petit côté aubaine quand il vient tirer de l'inaction le frein de secours, l'extincteur, le bredindin, le cheval de renfort, le vice-président, la roue de rechange, le piquet d'incendie, la poire pour la soif et autres dispositifs de précaution exposés à l'ignorance de leur raison d'être et plus ou moins tourmenté de servir.»* (page 219).

- philosophiques, la pensée se résumant souvent dans de plaisants apothegmes : *«Tout se tient. Quand le ciel sera purée, la mer se fera poudingue.»* (page 100) - *«Qu'importe l'instrument pourvu qu'il y ait la musique.»* (page 118) - *«L'esprit se nourrit de problèmes mal posés.»* (page 120) - *«La vie est croisière, cabotage, régates, long cours ou flibuste, l'aventure de l'homme ne s'exprime jamais avec plus de bonheur qu'en jargon marin et en fin de compte nous sommes tous ici bas des créatures embarquées.»* (page 122) - La croisière lui paraît *«tantôt un divertissement de civilisé, tantôt la plus exaltante expression de la condition humaine et parfois ce qu'on appelle, en jargon marin, un jeudcon»* (page 250) - *«L'avenir est à ceux qui se lèvent tôt, tant pis pour eux, les autres en dormant l'auront échappé belle.»* (page 268).

On le voit, Jacques Perret usa d'une langue très riche, allant de l'argot («calendeau», «pif» [qui entraîna toute une cascade de créations : «pifomètre», «pifologique», «pifôme», «pifoscopie», «pifosophie», page 234]) aux élans poétiques («Du coeur de la rose éclate un rêve torrentueux.» [page 133]), en passant par la parodie (les «zalibis zipangules» auxquels les premiers navigateurs pouvaient recourir en disant : «Je pars pour le Zipangu», nom que Marco Polo avait donné au Japon [page 7] - «un bout de camembert quintessencié» [page 29] - «Odeur de calendeau fait risée sur l'eau» [page 276] - «protocole tirauculaire» [page 199] qui est celui qu'applique le tire-au-cul, le paresseux), les comparaisons originales («des odeurs à couper au couteau comme un poudingue d'aventure moisie.» [page 280] - «La sirène de La Hague» est un «dragon diaphone qui veille sur la cité» [page 298]), non sans parfois quelques dérapage («J'avais déjà mis à jour un certain nombre de filins» [page 221] : on préférerait «au jour» - «en bicyclette» [page 281] : on préférerait «à bicyclette»). Il se plut aux accumulations, comme celle sur les oiseaux de malheur : «corbatros, goélands râleurs, busarègues des épaves, sarcelles de la mort, nécropolitaines à huppe, choucas des veuves, engoulevents à démâter, pétrels obituaires, trépassereaux, fous du requiem et tous oiseaux rôdeurs de tillacs abandonnés.» (pages 180-181).

Il donna libre cours à sa fantaisie, même quand elle lui servit à se moquer de lui-même, victime du mal de mer : «À force d'inertie, tout le fourbi tripié se tassait en poudingue et prenait du jeu comme dans une valise mal faite. Je n'ai jamais perçu avec tant de netteté la pesanteur de mes boyaux et même leur volume et leur consistance de poulpe. À bord des gros bâtiments, même engagés dans une mer plus forte, le bateau a des ampleurs solennelles qui ne produisent pas les mêmes effets que la danse d'un sea-bird, primesautière et sautillante comme celle d'un canard de celluloid dans une baignoire d'enfant. Selon que le "Matam" s'élevait ou retombait, gîtait d'un bord ou de l'autre, je sentais mon paquet d'entrailles s'aplatir lourdement, remonter en ballon ou se déjeter d'un flanc à

l'autre comme une molle cargaison désarrimée sans bruit. C'était vraiment nouveau et un peu sensationnel. Peut-être un vague souvenir du bercement originel sur les houles de la création. La gélatine amorphe se dandinait sur les eaux et l'esprit voltigeait dessus.» (page 180)

De la couchette, il est dit «*le cosy est excessivement cornaire*» (page 186), ce qui se comprend quand on sait que le «*cosy corner*» était un meuble en vogue à l'époque.

Quand sonne le quart, «*c'est l'arrachement prématuré de l'insecte mou aux tiédeurs du cocon*» (page 188).

En 1958, Jacques Perret obtint le Grand prix littéraire du prince Rainier III de Monaco pour l'ensemble de son oeuvre.

La même année, fut diffusée par la R.T.F. une pièce de théâtre de lui : «*Caracalla*».

Mais, après 1958, sa vie bascula. Refusant la perte de l'Algérie, il milita vigoureusement et impétueusement contre le général de Gaulle.

En 1959, Jacques Perret publia le recueil de nouvelles «*L'oiseau rare*» où on trouve «*L'oiseau rare*» ainsi que :

«*Le Tourangeau de Winnipeg*»

Nouvelle

Commentaire

Célestin Sangleboeuf est natif de Givray, «*à cinq minutes à vélo de Chenonceaux*».

«*Pour une barbe*»

Nouvelle

«*Une histoire en or*»

Nouvelle

Florent Turbinet est plus intéressé par les perroquets qui parlent d'or que par le métal en question, un vulgaire monosyllabe.

En 1960, fut diffusée par la R.T.F. une pièce de théâtre de Jacques Perret : «*Monsieur Georges*».

«*Les biffins de Gonesse*»

(1961)

Roman

Trois anciens soldats d'infanterie de 14-18 se retrouvent pour célébrer la disparition de leur commandant.

Commentaire

C'est, à la gloire des anciens combattants, un roman nostalgique mais rocambolesque et amusant aussi, car les personnages sont truculents, le texte un véritable festin de bon mots. On y retrouve la récusation par Jacques Perret de l'optimisme démocratique : *«Les peuples fiers, messieurs, reçoivent des raclées et n'entendent point des leçons »*.

Son fils, Jean-Loup, lui aussi militant de l'Algérie française, ayant été impliqué dans un attentat attribué à l'O.A.S., Jacques Perret vint courageusement le défendre en réclamant l'entière responsabilité morale de l'acte de l'accusé qui fut condamné à dix ans de réclusion et interné à l'île de Ré. L'écrivain publia, dans des journaux d'extrême droite, des articles vengeurs qui contenaient des attaques contre le général de Gaulle. Elles lui valurent de comparaître en correctionnelle pour «offense au chef de l'État». Avec une très grande habileté, il répondit à ses juges qui l'accusaient d'avoir employé à propos de son adversaire les mots de «fourberie», «parjure», «renégat», «trahison» : *«Si, reconnaissant mes torts, je n'hésitais pas aujourd'hui à déclarer devant vous que le général de Gaulle est à mes yeux désormais toute loyauté, franchise et droiture, le tribunal serait fondé à croire que je me moque de lui, ce qui est hors de question. Je pourrais alors essayer de négocier mes termes, en disant par exemple que ce général est un peu menteur, capable de fourberie. Autant insinuer que l'illustre plaignant est un homme comme les autres et cela non plus n'est pas à dire. Il faut donc bien, Messieurs, que j'en reste à mes affirmations premières.»* Il referma ainsi sur ses juges un piège dont ils ne pouvaient sortir qu'en lui imposant silence. Il fut condamné à une lourde amende qui le mit sur la paille, déchu de ses droits civiques, en particulier le droit de vote dont, étant monarchiste, il n'avait jamais usé !

Puis, en 1963, à la demande expresse et pressante de certains adversaires gaullistes et malgré les protestations de divers journaux ou organismes de toutes tendances, il se vit enlever le droit de porter toute décoration française, fut rayé du contrôle de la médaille militaire qu'on voulut lui retirer alors qu'il l'avait chèrement acquise ; il refusa de la renvoyer en lançant : *« Impossible, c'est Gaston de Foix qui me l'a donnée, ça lui ferait de la peine ! »*.

“Le vilain temps”

(1964)

Recueil de chroniques

On y trouve les articles pro-Algérie française de Jacques Perret et ses attaques contre le pouvoir gaullien qui lui avaient valu d'être condamné.

Commentaire

Dans ces véritables pamphlets, à la fois drolatiques et vénéneux, Jacques Perret laissa s'épanouir sa verve naturelle.

En 1964, Jacques Perret publia : ***“Trois pièces : Maximilien - Monsieur Georges - Caracalla”***.

“Le couteau”

(1965)

Pièce de théâtre

Commentaire

C'est une adaptation de la nouvelle "Objets perdus".

"Rapport sur le paquet de gris"

(1965)

Souvenirs

Commentaire

Sur le tabac gris, dont il usait pour alimenter son éternelle pipe, patinée et culottée par un fidèle usage et une longue cohabitation, Jacques Perret écrivit quarante brillantes pages où il battit à plates coutures les auteurs du Nouveau Roman dans leurs minutieuses descriptions.

Le texte parut dans "Aspects de la France".

Il fut repris dans le recueil "Tirelires".

"La compagnie des eaux"

(1969)

Roman

Commentaire

Ce fut un autre livre inspiré à Jacques Perret par la mer, un complément à "Rôle de plaisance", tout aussi savoureux et jubilatoire, bien que moins connu.

"Grands chevaux et dadas"

(1975)

Souvenirs

"Raisons de famille"

(1976)

Souvenirs

Jacques Perret se souvint qu'enfant, « *debout sur un prie-Dieu dans la nef de Saint-Sulpice, je m'évoquais enfant de chœur au baptême de Clovis et dans la classe de Melle Chantreuil, enfantine 2, je me retrouvais petit Gaulois demi-nu à chanter son béaba en paissant des cochons noirs* ». Il s'indigna : « *L'histoire de France étant l'histoire de notre famille, n'est-il pas honteux de noircir ses fautes ou de se régaler des erreurs?* » Il dit de la classe sociale à laquelle appartenait sa famille, la bourgeoisie : « *N'oublions pas qu'elle fut toujours la première à décrire et à fustiger ses travers et ses tares, avec assez de complaisance pour mériter successivement la mort sur les champs de bataille et la sépulture dans les charniers de la Libération* ».

En 1978, Jacques Perret obtint les prix Thyde Monnier, Mac Orlan et de l'Académie française.

En 1979, il reçut le grand prix de littérature de la Ville de Paris, avec quelque réticence car c'était des mains du gaulliste Jacques Chirac.

Il écrivit la préface à *‘C'est ainsi qu'Allah est grand’* d'Alexandre Vialatte.

Au tout début des années 80, Bernard Pivot invita sur le plateau d'”Apostrophes”, pour une émission dont le thème était “Mais où est donc passée la droite?” celui qui, s'étant replié dans sa coquille, se disant *«petit croque-mort bas du cul»*, faisant entendre dans ses écrits une tristesse et un désespoir qui lui étaient étrangers, boudait les avances des média, refusait tout entretien. Après maintes tentatives infructueuses de le faire parler de son oeuvre, l'animateur lui posa la question : «Mais à quoi croyez-vous donc?», à laquelle l'écrivain répondit d'un trait : *«Au trône, à l'autel et aux liens féodaux...»*, n'ajoutant pas un mot. Bernard Pivot en resta sans voix.

‘Un marché aux puces’

(1980)

Souvenirs

“Tirelires”

(1981)

Recueil de nouvelles

On y trouve *‘Un violoncelle’*, *‘La petite fille de Noël’*, *‘Rapport sur le paquet de gris’*, *‘Une grenouille’*.

“Belle lurette”

(1982)

Souvenirs

En 1984, Jacques Perret obtint de nouveau le prix de l'Académie française.

“Le Jardin des plantes”

(1985)

Souvenirs

Jacques Perret y exprimait, en particulier, son simple plaisir de badaud circulant dans les allées du Jardin des Plantes, entrant en liesse devant le cèdre de Jussieu, la cage des babouins ou le bassin de l'éléphant de mer.

“Les collectionneurs”

(1989)

Recueil de douze chroniques

Jacques Perret se pencha sur ces objets que nous conservons précieusement, des timbres aux pipes, des cendriers aux soldats de plomb, en passant par les étiquettes de fromage.

Commentaire

Ce petit ouvrage, illustré par Beuville, réunit douze textes merveilleux de malice et de précision.

En 1989, Jacques Perret publia "*Trafic de chevaux*", un recueil de nouvelles où on retrouve "*Arrangement pour le théorbe*", "*Les grives du Parthénon*", "*La bête mahousse*", "*Trafic de chevaux*", "*La mouche*", "*Le cheval de grâce*", "*L'oiseau rare*".

"Articles de sport"

(1991)

Recueil de textes

Ils portent sur différents sports ; le cyclisme, le rugby, le football (le «*balle-pattes*»), la boxe, le tennis, l'escrime, la voile. Il parla aussi des jeux olympiques.

Commentaire

Ces textes jubilatoires furent des articles et éditoriaux parus dans "L'équipe", "Le journal", "Lectures pour tous".

Rien de ce qui est sportif ne fut étranger à Jacques Perret qui a connu un siècle d'évènements sportifs dans une époque passée vertigineusement de la bicyclette à boyaux au football hyper-professionnel.. Cycliste de naissance, qui parcourut les pavés du Nord comme les raidillons pyrénéens, il avait suivi, depuis 1937, une bonne douzaine de Tours de France, cette fameuse épreuve ayant longtemps été une sorte d'atelier d'écriture itinérant où, bien avant Antoine Blondin, il vint faire ses gammes, s'essuya à la même serviette éponge que Louison Bobet, et, dernière heure ou pas, ne se mit jamais au travail sans avoir posément sorti de son cartable et installé devant lui encrier, porte-plume, buvard et gomme, ce qui avait le don d'exaspérer le rédacteur en chef qui piaffait dans son dos. Il se lamenta parfois : «*Ce qui a toujours gâté mon plaisir dans les plus beaux reportages, c'est la pensée qu'il faudra écrire, et quelquefois même écrire ce qu'on aura vu.*» Mais il écrivit des pages superbes. En 1958, il célébra «*l'héroïque innocence du vélo dans un monde ravagé par le pétrole où il n'est question que d'Irak et de Jordanie*». Il a tout dit sur Fausto Coppi en une phrase : «*J'aimerais vous parler de Coppi en disant que si le rocher de Sisyphé avait été muni de pédales, il l'eut roulé sans peine jusqu'au sommet à la barbe de Jupiter.* » Et il put s'écrier : «*Vive le folklore impertinent du Tour qui ajoute au bonnet millénaire des vieilles Auvergnates l'agrément d'une visière à la Suze ou d'un cimier de Butagaz !*»

Inconditionnel du rugby, «*ce ballon à deux bouts*», il ne dédaigna pas pour autant les footballeurs «*qui ont tant d'esprit dans les pieds*», raffola de la boxe, du tennis, du fleuret, des autos et même des stock-cars... Mais, que souffle une petite brise, et il renonça aux exercices de terre ferme pour hisser la grand-voile.

"Comme Baptiste... ou Les tranquillisants à travers les âges"

(1992)

Recueil de huit textes

C'est une parade chronologique des «*anxiolytiques* », souvent surprenante : de la massue à la lyre, depuis l'argent jusqu'au discours et, à la fin, la force de caractère dont une bonne dose permettrait de vivre heureux, agile, frondeur et calme... «*comme Baptiste*».

Commentaire

Jacques Perret ironisa : «*Féru de trouvailles pour peaufiner la Création, l'homme a inventé l'anxiété, fille de l'angoisse, et éleva sa nichée nombreuse : le tourment, le tracas, l'insomnie, la bile, le souci, le stress (dernier-né)... Il a fallu lutter ; on suscita en riposte les tranquillisants.*»

En 1995, fut publié "**Un général qui passe**", un recueil de nouvelles où on retrouve "*Un général qui passe*", "*Le Tourangeau du Winnipeg*", "*Objets perdus*", "*Jean sans terre*", "*Une belle figure qui s'en va*", "*Le mégot*".

"François, Alfred, Gustave et les autres..."
(posthume, 1996)

Essai

Il s'agit de François Rabelais, d'Alfred de Vigny, de Gustave Flaubert, d'Edgar Allan Poe, d'Honoré de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Jules Barbey d'Aurevilly, de Jules Renard, de Jack London et d'Alexandre Vialatte.

"L'aventure en bretelles"
(posthume, 2004)

Recueil de nouvelles

Commentaire

Elles sont issues de la «*virée tropicale*» que Jacques Perret fit en Guyane.

"Un Blanc chez les Rouges"
(posthume, 2004)

Autobiographie

Jacques Perret est le Blanc parti à la découverte des Indiens de la sylvie guyanaise (les Rouges) à l'occasion d'une mission d'orpaillage.

Jacques Perret mourut à Paris le 10 décembre 1992, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, avec, comme l'écrivit Renaud Matignon dans "Le Figaro", «la délicatesse des solitaires qui commencent à avoir le sentiment de gêner dans une époque qui n'est plus la leur». Pour Jean-Claude Lamy, «l'aventure avait trouvé son gentilhomme en Jacques Perret. Quand on le suit à la trace, au fil d'une vie digne d'un mousquetaire ou d'un corsaire, dans la tradition d'Henry de Monfreid et de son cadet Roger Nimier, c'est d'abord un caractère insolite qui surgit : celui d'un écrivain et d'un journaliste dont l'indépendance et le talent narquois marquèrent le siècle à travers une oeuvre devenue classique.»

Grand, osseux, portant fièrement un visage de major des Indes, il était, comme le décrit Patrice Delbourg, «discret, simple et droit, toujours tiré à quatre épingles dans son costume de velours convenablement assoupli à l'usage». Il sortait peu, recevait rarement et ne participait en aucune façon à la gesticulation littéraire, sans être un solitaire ; pour son ami Jean Raspail, «c'était un homme d'une

vraie discrétion, pétri d'une pudeur de bon aloi et qui avait horreur de parler de lui». Celui qui se montrait dans la vie courtois, bienveillant, pouvait se révéler un Gaulois irascible qui, ému par le bonheur d'être né français, sentiment de plénitude que n'atteignaient pas les tribulations imposées par le petit personnel politique, pouvait faire de très spectaculaires écarts, manifester de retentissantes révoltes contre l'ordre établi, contre la pensée convenue, car ses goûts, ses idées, sa nature étaient à rebours de l'esprit du temps. Fieffé réactionnaire qui aimait les vestiges, les anachronismes, il cultiva des valeurs hors d'usage : les camaderies de tranchées, la fidélité nostalgique au béret basque, les médailles, le drapeau et le patriotisme.

Il avait été un aventurier qui fit des expéditions lointaines, s'illustra par des exploits militaires, des évasions rocambolesques, se passionna pour des promenades à voile (avec son ami, l'illustrateur Collot).

L'écrivain, doté de souffle et de verve, fantaisiste et profond à la fois, déploya un talent aux multiples facettes : nouvelliste, romancier, chroniqueur, polémiste, dans une oeuvre où on respire à la fois l'air du large et le pollen du pays.

Le journaliste fut volontiers narquois et frondeur, non conformiste par conviction. Publiées en recueils ou dans la presse à partir de la fin des années 40, ses chroniques excellèrent dans la peinture cocasse de la vie, dans l'évocation d'objets familiers, un couteau ou une pipe, avec lesquels il était de connivence, qu'il savait grandir et anoblir. À mi-chemin entre Roland Barthes et Pierre Desproges, il analysa avec humour les marottes de ses contemporains ; aiguillonné par un sens aigu de la dérision, son esprit critique s'exerça ainsi sur les sujets les plus divers.

Il fut un conteur ironique et onirique, désabusé et cocasse, fertile en sujets cocasses, en inventions inattendues, en tours de force d'équilibriste sur la corde raide entre le vrai et le faux, le possible et l'insensé, mais assez habile pour nous faire accepter ses fantaisies, un fantastique heureux, bienfaisant, vivifiant, entièrement différent du fantastique lugubre et morbide car il substitua le salut à la perdition et une connivence chaleureuse au frisson de terreur. Il écrivit des nouvelles et des romans à première vue extravagants, délirants, drôles, des divertissements joyeux grâce auxquels le lecteur se retranche, quelques instants, d'un monde trop âpre. Dans ces trésors d'humour, de malice, de légèreté et d'intelligence, d'un comique dramatique ou bariolé, il raconta des histoires à l'apparence anodine dans lesquelles le merveilleux s'installait subrepticement et pulvérisait les évidences raisonnables, était un moyen de communication avec le surnaturel ; il aligna toute une étonnante galerie d'originaux ; il excella dans la peinture bouffonne de la vie, montrant, avec un sens très fort de l'existence, une sorte de pessimisme souriant ou féroce lorsqu'il parla de l'animal humain.

«*Folliculaire de la réaction*» comme il se définit lui-même, cet ironiste né fut, dans ses chroniques et ses pamphlets, un bretteur plein de panache et de bravoure, un polémiste grognon. Plein de ferveur pour Léon Bloy, chrétien classique qui ne se permit pas d'innovation avec le dogme, qui voulut garder le lien avec les choses anciennes et sacrées, qui croyait à une union quasi mystique entre les générations qui n'ont pas renié leur civilisation, à une imprégnation des lieux par le génie humain, il entendit exprimer la permanence à travers les âges d'un type d'homme. Entretenant des rapports familiers avec l'Histoire de France, circulant aisément travers les siècles, possédant au plus haut degré le sens de l'unité française à travers les générations, voulant que les Français restent en famille (« *L'histoire de France étant l'histoire de notre famille, n'est-il pas honteux de noircir ses fautes ou de se régaler de ses erreurs.* » [*"Itinéraires"*, décembre 1978]), avec le même langage, la même foi, considérant que ce qui compte a toujours été là depuis un temps immémorial, adjectif révélateur qui revient souvent chez lui, qu'entre Clovis, ou au moins Charlemagne, et les Français du XXe siècle, il n'y a pas de fossé des générations, que tout le monde participe d'une réalité française qui s'est enrichie avec le temps, mais dont les traits principaux furent fixés dès l'origine, il se déclara un nostalgique de la vieille France, dont la terre, pour lui, offrait la permanence et l'authenticité du vrai terroir, était la référence première, dernière et absolue, fut attaché au passé et déterminé à le

défendre, jugeant à son aune un présent de plus en plus riche en déconvenues et en turpitudes, éprouvant un désespoir discret devant ce qui lui apparaissait comme une désagrégation de son pays. Aussi, rejetant le capitalisme et le socialisme niveleur pour hisser l'étendard fleurdelisé, boire à la santé du roi et se remémorer les légendes, avec un anachronisme flamboyant, dressé devant son époque, il fut rebelle à tous les apprêts d'une modernité trop maquillée pour être honnête (Roger Nimier écrivit : «Ce n'est pas seulement contre les verts-de-gris [les Allemands] qu'il prit le maquis, mais en homme des cavernes contre les séides de l'aluminium et du nylon...»), un monarchiste rustique et volontiers plus proche de Mérovée que des dynasties récentes de monarques de pacotille, un anarchiste de droite qui avait le goût de la provocation, qui se livra impétueusement dans des morceaux de bravoure antidémocratiques et même racistes, lança des piques (comme celle adressée à Sartre : «*Un illustre et savant bigleux qu'on soupçonnait conditionné par l'assouvissement d'obscures vengeances*»). Mais cet anticonformiste, observateur sans concession de la condition humaine, dénonciateur des faiblesses, des contradictions, des lâchetés, nuança toujours ses convictions passionnées, ses fidélités, ses blessures, d'une ironie douce.

Contemporain de Marcel Aymé et de Raymond Queneau, desquels il se rapproche par son goût de la mystification, il est moins noir que le premier et moins gai que le second, tout en pouvant prétendre à la même lucidité, il fut un écrivain attachant par son esprit très français, par son ton d'heureuse liberté, par sa désinvolture, par sa verve lumineuse (parfois trop artificielle), par son génie verbal et caracolant, par son allégresse spontanée, par sa virtuosité, par son lyrisme qui se cache sous le masque de la gouaille, car il repoussa l'éloquence qu'il attribua à un de ses personnages et qui était faite de «*galimatias gendarmique rehaussé d'une diction jacobine*», tout en faisant éclore des paradoxes («*L'abondance et la variété de mes ennuis ne me permettent jamais de m'ennuyer*»).

Sa langue, drue, rugueuse, à la fois héritée de Rabelais (comme en atteste son catalogue de bordées d'injures : «*Bogomites*», «*Teutophanes*», «*Aristopithèques*») et enrichie de trouvailles lexicales contemporaines (ainsi, loin du snobisme polyglotte des prétendues élites parisiennes, il se moqua de l'anglais en adoptant des orthographes telles que «*bifetèque*», «*cauboye*», «*coquetèle*», «*Farouest*», «*Nouillorque*», «*ouatère*», «*ouiski*», «*sandouiche*», etc.), offre une fête des mots. Cette langue est marquée par la luxuriance d'un glossaire succulent, familier et aristocrate à la fois, où le mot est toujours mieux choisi, plus juste, plus vrai, plus gai, plus français, par la prodigieuse puissance d'invention verbale. Riche en adjectifs et en périphrases, fleurie d'archaïsmes et de termes d'argot, elle est émaillée de mots insolites : «*rhyzomateux*», «*vistemboirs*», «*pulvérulents*». Ce vocabulaire était soigneusement travaillé, car, selon Jean Raspail, «comme tous les paresseux de bonne race, il travaillait énormément, honteux à la seule idée d'une journée sans labeur arraché. Sur la table, aucun accessoire, pas de dictionnaires ni de garde-langage en six volumes. Perret avait toute la langue française sur le pied de guerre dans sa tête sans qu'il y manquât un seul mot juste. Pas d'autre outil qu'un encrier d'écolier et un porte-plume Sergent-major. Il lui fallait «*l'outil dans la main, la plume emmanchée dans le porte-plume comme le fer de houe dans son manche de frêne, et vas-y petit, gratte* ». Mais, selon sa femme, Nana, il gardait à portée de plume, sur le secrétaire décrit dans «*Raisons de famille*», les volumes d'un dictionnaire de la langue française. Elle a même parlé de «coquetterie» dans le choix des mots. Et il déroula de longues phrases drôlement construites, enchevêtrées, lardées de digressions, mais toujours bien d'aplomb et bien rythmée.

Du fait de son engagement politique, ses derniers livres eurent moins d'écho, une censure s'étant employée à le faire oublier. Ne se souciant guère d'entretenir sa notoriété, il se tint avec dignité hors des rumeurs médiatiques, des coteries et des chapelles. Pourtant, les «hussards» qui se groupèrent autour de Roger Nimier virent en lui une sorte d'oncle, ce dont il s'est défendu : «*Je ne sais pas si les "hussards" m'auraient accepté parmi eux. Je suis un peu plus jeune qu'eux, qu'ils soient vivants ou morts. Ils étaient gais, légers, merveilleux, profonds, impertinents.*» Il reste que, dans des estaminets discrets, il initia aux subtilités des vins de Touraine Roger Nimier et Antoine Blondin qui salua «le talent épique et quotidien de Perret», comme le fit Michel Déon pour qui «Jacques Perret est un enfant qui a fait de beaux, tendres et cocasses enfants à la langue française».

Il fut reconnu aussi par Pierre Gaxotte, pour qui il avait «un talent unique, fait d'invention, de trouvailles imprévues, d'allégresse, d'observation, de cocasseries, d'un art de jongler avec les mots...» ; par François Nourrissier qui s'extasia : «Quel écrivain ! Son secret était - avec le style - la saveur. Il ne se prenait jamais au sérieux, même s'il traitait ses idées avec honneur. Il ne dédaignait pas la cocasserie, ni les travaux prosaïques, sachant bien que le talent d'un écrivain est toujours, et tout entier, dans chacune de ses aventures. Il n'était pas doué pour être dupe, mais pour le canular, la loufoquerie, l'indignation. [...] Loin des comédies de la gloire, Perret a sculpté sa statue dans un vieux marron : il est inimitable.»

Depuis sa disparition, en 1992, il connaît cette gloire posthume qu'il n'avait pas recherchée jadis. Un véritable culte s'est développé autour de lui. Un colloque sur lui a été tenu à la Sorbonne, un site Internet lui est consacré, plusieurs de ses livres et articles sont réédités.

En 2008, Pol Vandromme publia '*Jacques Perret*' où il définit la personnalité de celui qu'il appela le «dernier Chouan» qui était «une sorte de vieil oncle, l'ancêtre emblématique qui racontait au passé l'histoire de France et des Français avec la mémoire proverbiale des almanachs et des calendriers postaux...». «Ce qui portait son regret, c'est la disparition de cette France artisanale qu'il ressuscitait dans ses livres comme un souvenir vécu.»

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)